LA FLORENTINE

DRAME EN CINQ ACTES, EN PROSE

PAR

M. CHARLES EDMOND

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE IMPÉRIAL DE L'ODÉON, LE 28 NOVEMBRE 1855.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

LE MARÉCHAL D'ANCRE, 45 ans.	MM. REY.
CHARLES D'ALBERT, capitaine général du Louvre, 35 ans.	TISSERANT.
GASTON DE LA FORCE, 25 ans.	LARREY.
THÉMINES, 48 ans.	HARVILLE.
RAYMOND DE TOURS, astrologue, 65 ans.	LAUTE.
RIZZI, au service d'Éléonore, 40 ans.	KIME.
SABRAN, } Seigneurs de la cour	GOBY.
NANGIS, } Seigneurs de la cour	MÉTRÈME.
XAINTRAILLES, Seigneur de la cour.	FOURNIER.
UN MESSAGER PAGE.	ANTONIA.
PIERRE.	DOUIN.
UN CAPITAINE DES GARDES.	ERNEST.
ELÉONORE CONCINI, maréchale d'Ancre, 36 ans.	Mmes TOSCAN.
BÉATRICE.	THUILLIER.
MARGUERITE, duègne de Béatrice.	DESSAIN.

La scène se passe en 1617.

ACTE I.

LE LABORATOIRE DE RAYMOND.

Les fourneaux sont dans un enfoncement où l'œil du public ne pénètre pas. — Vaste pièce d'alchimiste du moyen âge. — Astrolabes, gros livres, rouleaux de parchemins, alambics, cornues, télescopes, bocaux. — Par-ci par-là, des vases de fleurs et des objets indiquant la présence d'une femme.

SCÈNE PREMIÈRE.

BÉATRICE, MARGUERITE, PIERRE. (Béatrice travaille à l'aiguille. Pierre arrange les fourneaux.)

PIERRE, courant à la fenêtre.

Ah! ce n'est rien... Toutes les fois que j'entends crier dans la rue, je crois que c'est notre maître qu'on assomme.

MARGUERITE.

Veux-tu te taire?

PIERRE.

Ah! dame! un alchimiste... ils appellent cela tout simplement un sorcier, eux.

MARGUERITE.

Veux-tu bien te taire?

BÉATRICE.

Que dit Pierre?

MARGUERITE, allant s'asseoir à côté de Béatrice et travaillant aussi.

Rien... Il disait seulement que maître Raymond aurait dû au moins déjeuner avant de partir.

PIERRE.

Ça, c'est vrai. Je ne fais jamais de ces imprudences-là, moi.

BÉATRICE.

Mon pauvre père!...

MARGUERITE.

La science le nourrit.

PIERRE, à part.

Oui... et aussi les élixirs, les amulettes, les philtres sympathiques qu'il vend et qui font bouillir le pot... Il a raison, le maître : l'erreur doit nourrir la vérité.

MARGUERITE.

La gentille mariée que tu feras!... (Elle lui montre la coiffe qu'elle fait.) De mon temps, on portait les coiffes plus larges.

PIERRE, à part.

Oui, des hangars; on s'abritait dessous!

MARGUERITE, se remettant à coudre.

Je ne te fais pas de compliments; mais connaît-on beaucoup de filles à la cour qui aient ton élégance et tes manières?..

Digitized by Google

Ah! dame! quand tu marches, tu montres de petits pieds qui trottent, et quand tu couds, de petites mains qui vont, que ceux qui n'y prennent pas garde en ont la tête tournée... témoin Gaston... un mauvais sujet dont tu as fait un saint... et qui t'aime!...

PIERRE.

Il est bien malheureux.

BÉATRICE, causant toujours.

Pourquoi ne m'aimerait-il pas? Est-ce qu'on pourrait l'aimer plus que je ne fais?...

MARGUERITE.

Et comme il nous presse!... on n'a pas le temps de se retourner!...

BÉATRICE.

On a raison de courir au devant du bonheur; il nous vient si rarement!

MARGUERITE.

Je ne dis pas... Mais un mariage ne s'apprête pas comme un dîner... là... tout de suite... du jour au lendemain...

PIERRE, à part.

Est-elle drôle, la mère Marguerite!

MARGUERITE, continuant.

Heureusement que c'est demain le douze, et, selon maître Raymond, douze se compose de cinq et sept, qui sont des nombre sacrés.

PIERRE, montrant Gaston qui arrive.

Ah! madame Marguerite, voilà qui vous donne raison : deux jambes, deux bras, une tête... total, cinq... nombre sacré!...

(Entre Gaston.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, GASTON.

GASTON, serrant les mains de Béatrice. Il va à Marguerite et l'embrasse.

Marguerite! Béatrice!

BÉATRICE.

Bonjour, Gaston.

GASTON.

Ma bonne Marguerite!

MARGUERITE, à Béatrice.

Voilà un baiser qui m'a tout l'air d'être à ton adresse, mignonne; je te le rendrai après la noce.

GASTON, à Béatrice, se penchant sur sa chaise.

Vous travaillez comme une fée, savez-vous?

MARGUERITE, à part.

Bon! voilà les petites mains qui vont leur train!

GASTON, s'asseyant aux pieds de Béatrice.

J'ai rencontré à votre porte Duplessis Mornai et le prince de Condé; ils sont à Paris depuis quelques jours.

BÉATRICE.

Le prince de Condé?

GASTON.

Un grand nom, n'est-ce pas? Et une grande âme aussi, Béatrice! Parmi mes ancêtres, plusieurs sont morts pour cette noble famille. Le prince m'a pressé la main avec bonté... Ah! c'est que je suis digne de son amitié depuis que je vous connais, Béatrice!... Vous ne vous doutez pas de cela, vous... Et cependant, qu'étais-je avant d'entrer dans cette maison? un étourdi, pis que cela, peut-être, un prodigue, un fou, qui jetait sa vie à pleines mains à tous les caprices du hasard!...

BÉATRICE.

Votre noble cœur, Gaston, retrouve en moi la raison d'un changement auquel votre propre caractère vous aurait conduit. Vous cherchez ainsi à justifier votre tendresse et à combler l'abîme que la destinée avait creusé entre les fils du marquis de la Force et la pauvre fille de Raymond de Tours!

(Pendant cette scène, Pierre surveille au fond ses fourneaux, il sort et rentre à plusieurs reprises.)

GASTON.

Non, Béatrice... Vous m'avez fait comprendre que la vie avait un autre but, d'autres charmes que la fougue désordonnée des passions... J'ai dû conquérir le calme de ma conscience pour m'élever jusqu'à vous; et c'est à vous seule que je dois ma noblesse...

BÉATRICE, lui tendant la main.

Je vous devrai mon bonheur!

GASTON, avec ardeur.

Ah! Béatrice, je vous aime comme mon premier et dernier amour!...

BÉATRICE.

Gaston, nous quitterons Paris, n'est-ce pas?... Cette maison me fait peur!... c'est ici l'éternel rendez-vous de toute la cour. Dieu seul connaît les secrets qu'on y dévoile, les intrigues qu'on y prépare... Et ces gens appellent mon père sorcier... un savant! on le brusque... un vieillard!... N'est-ce pas que vous nous emmènerez loin d'ici?... Je ne suis pas ambitieuse, moi... Une petite maisonnette sur le versant des monts où l'on puisse chanter avec les oiseaux et sourire avec le ciel... puis l'air embaumé des herbes... et mon vieux père... et vous... et ma bonne Marguerite!... Qu'importe le reste?

GASTON.

Chère enfant!

(Bruit de rires.)

PIERRE, regardant dans la galerie.

Ah! ah! depuis une heure, personne n'était venu; cela commençait à m'étonner.

GASTON, à Pierre.

Tu attends quelqu'un?

PIERRE.

Toute une bande d'étourneaux qui vont s'abattre ici... (Imitant les acheteurs.) Un emplâtre... des onguents... un philtre... (A Gaston.) Vous allez les entendre... Comme si l'on pouvait suffire à tout le monde à la fois... On est magicien... mais on n'est pas pour cela sorcier!...

GASTON.

Venez, Béatrice... la présence de ces hommes est presque une insulte pour une femme.

MARGUERITE, se levant et pliant son ouvrage.

Au fait, il faut s'occuper du dîner... Viens nous monter du bois, Pierre.

PIERRE.

J'y vais. (A part.) Elle commande à un savant comme à un portefaix.

(Gaston, Béatrice et Marguerite s'éloignent. — Arrivent les Seigneurs.)

SCÈNE III.

PIERRE, NANGIS, SABRAN, VITRY, XAINTRAILLES, DES SEIGNEURS.

NANGIS, entrant étourdiment en poursuivant Béatrice qui disparaît en ce moment.

Eh! eh!... (Se retournant, aux autres Seigneurs qui arrivent.) Ça, nous mettons le monde en fuite, maintenant.

XAINTRAILLES.

Eh, parbleu! c'est ta faute.

PIERRE, s'avançant.

Mes beaux seigneurs, je suis là.

NANGIS, se retournant.

Ah! tu es là?... et tu te comptes pour quelqu'un?...

PIERRE.

Mais, monseigneur...

NANGIS.

Soit! je le veux bien.

XAINTRAILLES.

Quelle est la colombe effarouchée que nous avons mise en fuite?

PIERRE.

Je suis l'apprenti de maître Raymond.

NANGIS.

Quelle âge a-t-elle?

PIERRE.

J'ai vingt ans.

XAINTRAILLES.

Est-elle orpheline, à marier ou mariée?

PIERRE.

Je suis garçon.

NANGIS, lui montrant une pièce d'or.

Et elle se nomme?

PIERRE.

Elle se nomme Béatrice; c'est la fille de maître Raymond; elle a dix-huit ans.

NANGIS, lui donnant la pièce.

Tu as de l'esprit... Où est ton maître?

PIERRE.

Il va rentrer, monseigneur.

SABRAN.

A-t-il pensé à moi, le hibou?

XAINTRAILLES.

Et à moi, le sorcier?

NANGIS.

Parbleu! et à moi?

PIERRE, à part.

Comme ils sont polis! (Haut.) Oui, oui, messeigneurs, oui!

NANGIS.

Mon philtre?

XAINTRAILLES.

Mon horoscope?

SABRAN.

Mes amulettes?

(D'Albert est en scène depuis un instant dans le fond.)

Digitized by Google

SCÈNE IV.

LES MÊMES, D'ALBERT.

D'ALBERT, au fond.

Eh! là, là! messieurs, vous allez étouffer ce garçon.

NANGIS.

Ah! d'Albert!

XAINTRAILLES.

Le capitaine général du Louvre!

PIERRE, à part.

C'est heureux!

(Il sort.)

D'ALBERT, s'avançant.

Parbleu! il ne faut être ni diable ni sorcier pour vous prédire votre destinée. Ton horoscope, Xaintrailles?... il le demande, le malheureux, quand les Concini regnent et qu'il vit la tête entre la hache et le billot, comme nous tous..... vrai Dieu! tremblant de peur et pâles d'épouvante!

SABRAN.

Il a, ma foi, raison, nous rions sous la hache.

XAINTRAILLES.

Ah! les Concini!

D'ALBERT.

Tu es au moment d'épouser la belle demoiselle de Montluçon et de recevoir en dot la lieutenance du Dauphiné... un beau joyau à mettre dans la corbeille d'une fiancée, mais dépêche-toi; ton brevet doit être signé à cette heure... en faveur de Saint-Luc!

XAINTRAILLES.

L'âme damnée des Concini!

D'ALBERT.

Que diable! Sabran, vous êtes-vous mis dans la tête d'enlever la fille d'un vieil usurier juif! peccadille de jeunesse!... sans doute!... mais on dit que le vieux mécréant s'est laissé extorquer des sommes énormes par monseigneur le maréchal et sa noble épouse, et qu'en prudent débiteur, on pourrait bien vouloir se libérer en brûlant sur le même bûcher le ravisseur, le créancier et sa fille... Sabran, vous sentez le fagot!

SABRAN.

Toujours les Concini!

D'ALBERT.

Toi, Nangis, on sait que tu es ma pensée et mon meilleur ami: on connaît tes droits à me succéder à la capitainerie générale du Louvre, poste éminent et qui permet en toute occasion d'approcher du roi... Monseigneur d'Ancre et Éléonore Galigaï, à qui tu n'as pas eu le bonheur de plaire, le confieront à un de leurs affidés. Nangis, mon ami, mon meilleur ami, à la première occasion, tu auras le poignard ou la corde!... (Se tournant vers tous.) Eh bien! messieurs, que pensez-vous de mes prédictions?

NANGIS.

Tu railles?... mais toi-même?

D'ALBERT.

Moi?... (Pause.) Je livre bataille!

XAINTRAILLES.

A la bonne heure!

D'ALBERT.

Et j'appelle autour de moi tous les hommes de bonne volonté!...

NANGIS.

Nous voici: Sabran, Xaintrailles, Nangis!

SABRAN.

Oui... la chasse aux Concini!

NANGIS.

Oui, et au grand jour! Laissons les trames ténébreuses à ces aventuriers d'outre-monts. Et en avant les épées!... la ruse à eux; la force à nous!...

D'ALBERT.

La force?... et où la prendre?... Où sont les hauts barons de France depuis que la hache de Tanneguy-Duchâtel a tranché les jours de Charles de Bourgogne?

NANGIS.

Et tu conclus?

D'ALBERT.

Je conclus, Nangis, que je ramasse l'arme que tu viens de rejeter dédaigneusement. Oui, ruse contre ruse! Poussons adroitement Condé contre d'Ancre et d'Ancre contre Condé; ils se délestent assez pour se briser dans le choc, nous ramasserons les débris pour les achever.

XAINTRAILLES.

D'Ancre contre Condé?... mais l'alliance est faite: ils marchent ensemble... contre nous peut-être?

D'ALBERT.

Non, c'est l'apparence. Le passé est gros de colères et de haines. Ces Concini ne peuvent pas oublier les insolences du cordonnier Picard que M. de Condé protége. Enfin laissez-moi faire... Dites comme moi seulement. Quand il s'agira de tirer l'épée, je vous préviendrai.

XAINTRAILLES.

Vive Dieu! je me charge du maréchal!

D'ALBERT.

Le maréchal!... ce n'est pas d'Ancre, c'est sa femme qu'il faut craindre!... d'Ancre n'est qu'un parvenu, mais Éléonore Galigaï est une idée, un système, une politique!... Elle comprend que la première force d'un roi, c'est l'autorité, et la première vertu d'un peuple l'obéissance, mais elle veut l'unité du pouvoir pour elle. Homme pour l'audace, femme pour la ruse, Italienne pour la vengeance, elle cache sa pensée sous le sourire... elle dissimule sa main sous les fleurs. Elle n'est jamais plus prête à frapper que lorsqu'elle est calme et souriante. Quand elle sourit, je cherche la tête qui doit tomber. Oh! je la connais... Elle caresse une violence, croyez-moi. Contre qui?... (Après avoir regardé autour de lui et à voix basse.) Contre Condé!

NANGIS.

Un prince du sang!

D'ALBERT.

Souvenez-vous des états de Blois.

XAINTRAILLES.

Condé est puissant.

D'ALBERT.

Guise l'était. (Pause.)

SABRAN, à d'Albert.

Mais pourquoi hésite-t-elle?

D'ALBERT.

On hésite toujours devant la guerre civile. Mais ils y arriveront par la force des choses; puis vous connaissez mon plan...

NANGIS.

Il est bon; tu peux compter sur moi.

XAINTRAILLES.

J'arrive de mes terres pour conspirer, conspirons... Je suis à toi.

SABRAN.

Et moi!

NANGIS.

Ah! j'oubliais... Rizzi, le confident de la Galigaï qu'on disait en Espagne, est à Florence. On vient de me l'apprendre.

D'ALBERT.

Je le sais.

NANGIS.

Bah!... sais-tu aussi que la Galigaï, la superbe Florentine, est éprise d'amour fou pour Gaston?

D'ALBERT.

Je le sais.

NANGIS.

Cet être-là est désespérant. On ne peut lui apprendre que des nouvelles de la veille.

D'ALBERT, à part.

Il n'est pas mauvais d'avoir l'air de tout savoir. Ah! elle aime Gaston?... (Haut aux Seigneurs.) On vient!

(Une femme masquée paraît dans la galerie.)

SCÈNE V.

LES PRÉCÉDENTS, LA FEMME MASQUÉE.

D'ALBERT, bas aux Seigneurs.

C'est elle, la Florentine. (Haut, en allant au-devant de la femme masquée.) Eh! entrez donc, mystérieuse fille d'Eve, entrez donc! On vient sans doute chercher des philtres pour adoucir un amant farouche! nous en avons; du baume pour fermer ces éternelles petites blessures du cœur; nous en tenons! un élixir quelconque enfin, sympathique et secret pour guérir nos ennemis du mal de la vie! nous en sommes pourvus...

LA FEMME MASQUÉE, à part.

Je suis reconnue! (Haut.) Une vraie fille d'Eve, comme vous disiez, monseigneur d'Albert. (Saluant les Seigneurs et ôtant son masque.) Je vous salue, messieurs.

TOUS, jouant l'étonnement.

La maréchale!

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LA MARÉCHALE, dans le fond GARDAGNAC.

ÉLÉONORE, à d'Albert, en souriant.

Dieu merci, nous sommes bien gardés, on rencontre partout monseigneur le capitaine général du Louvre...

D'ALBERT, s'inclinant.

Une parole d'approbation de madame la maréchale est ma plus douce récompense.

ÉLÉONORE.

Sa Majesté le roi n'a pas de plus fidèle serviteur que vous,

Digitized by Google

monsieur; la reine mère le lui disait encore tout à l'heure.

D'ALBERT, s'inclinant.

Le maréchal excepté!...

ÉLÉONORE, à part.

Il me flatte; il croit mon pouvoir ébranlé.

D'ALBERT, bas à ses amis.

Voulez-vous la voir pâlir?... regardez: (Haut à Éléonore.) Madame la maréchale sait-elle que les princes arment?... que les huguenots ont déjà armé? La maison d'Autriche nous suscite d'ailleurs de grandes difficultés, en Italie surtout. Madame, j'ai reçu ce matin d'intéressantes nouvelles de Florence.

ÉLÉONORE, vivement.

Ah! de Florence?... (Avec indifférence.) Ah!

D'ALBERT.

Oui, de Florence... des détails personnels...

ÉLÉONORE.

A vous?

D'ALBERT, pesant sur les mots.

A moi... et à d'autres.

ÉLÉONORE, à part.

Saurait-il mon secret?

NANGIS.

Quoi donc?

D'ALBERT, bas aux Seigneurs, en souriant.

Je vous expliquerai cela plus tard.

ÉLÉONORE, à part.

A tout hasard prenons nos précautions. (Haut, avec impassibilité.) Savez-vous bien, monseigneur d'Albert, que depuis le mariage du roi avec l'infante d'Espagne, on dirait en vérité que c'est don Inigo Cardènas, l'ambassadeur de Sa Majesté Catholique, qui gouverne la France!

D'ALBERT, s'observant.

Comment cela, madame?

ÉLÉONORE.

Comment? Mais parce qu'il n'est point de conseils ni de secrets d'Etat dont il ne soit instruit le premier. La nuit même n'a pas de ténèbres pour lui; il est vrai qu'il représente un monarque dans les Etats duquel le soleil ne se couche jamais.

D'ALBERT, à part.

Soupçonnerait-elle?

ÉLÉONORE.

Qu'en pensez-vous, monseigneur, quelqu'un échangerait-il nos secrets contre l'or des Espagnols?

D'ALBERT, à part.

La sorcière!

NANGIS.

Mais d'Albert pâlit à son tour!

D'ALBERT, à Eléonore.

Malgré la corruption du siècle, madame, je n'oserai soupçonner personne d'un pareil crime.

ÉLÉONORE, à part.

J'ai touché juste. Il me faut des preuves maintenant. Il cachera mon secret, pour que je ne divulgue pas le sien.

D'ALBERT, à part.

Il faut se hâter. (Haut à Eléonore, en reprenant toute sa liberté d'esprit.) Me serait-il permis, madame, de déplorer l'indifférence où vous vivez devant les insolences et les révoltes du cordonnier Picard? ce misérable vient encore d'ameuter les faubourgs.

ÉLÉONORE, froidement.

Je le sais. En criant vive Condé!

D'ALBERT.

Ils ont incendié votre hôtel.

ÉLÉONORE.

Je le sais. En criant encore vive Condé!

D'ALBERT.

Ah! prenez garde, madame, c'est un mot de ralliement.

ÉLÉONORE.

Ou une bannière.

NANGIS au fond, bas aux Seigneurs.

Elle joue serré.

D'ALBERT, continuant.

On a injurieusement exilé le maréchal à Lésigny, il doit être au désespoir de ne plus pouvoir dire: Mon gouvernement de Péronne... car cet écervelé de Longueville vient, m'a-t-on dit, de s'emparer de Péronne en criant comme les révoltés de Paris: vive Condé!...

ÉLÉONORE.

M. de Longueville n'a pas à se glorifier de sa conquête, il s'est glissé dans la ville comme un voleur.

D'ALBERT, continuant avec indignation.

Et Amiens qui ne bouge pas!... et le chevalier Concini, votre beau-frère à qui on ferme les portes au nez!... et le duc de Bouillon qu'on envoie pour combattre Longueville, qui oublie sa mission en route, et laisse aux révoltés ses meilleurs officiers pour mettre avec plus de sûreté leur ville en état de défense!

ÉLÉONORE.

Un traître!

D'ALBERT.

Et le comte d'Auvergne qui loge sa cavalerie dans les campagnes voisines au lieu de marcher sur Péronne!

ÉLÉONORE.

Un lâche!

D'ALBERT.

Sans compter les soldats de Mayenne qui partent de Soissons et de Noyon, enseignes déployées, pour soutenir les rebelles et toujours au cri de guerre de Condé! C'est à ne pas y croire.

ÉLÉONORE, le regardant en face.

Dans quel but voulez-vous m'exciter contre le prince?

D'ALBERT.

Dans quel but? Je serai franc, madame, je crois que vous pouvez encore combattre et vaincre aujourd'hui, mais que demain il serait trop tard!

ÉLÉONORE, baissant la voix.

Si j'engageais la lutte, que feriez-vous?

D'ALBERT.

Je vous offre mon épée comme soldat.

ÉLÉONORE.

Vous êtes le chef d'un parti puissant, monsieur, pouvez-vous prendre l'engagement sur l'honneur et devant Dieu que vous et les vôtres resterez neutres? voilà tout ce que je vous demande?

D'ALBERT.

Sur mon honneur et devant Dieu, oui!

ÉLÉONORE.

J'ai votre parole?

D'ALBERT.

Ma parole de gentilhomme!

ÉLÉONORE, lui tendant la main.

C'est bien!

SABRAN, bas aux Seigneurs.

Il paraît que nous faisons du sentiment.

XAINTRAILLES, bas.

Va donc pour l'accolade!

NANGIS, bas.

Cela s'appelle la toilette des condamnés!

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Monsieur de Condé ne triomphe pas encore, soyez-en certain. C'est un orgueilleux qui se croit déjà roi de France! il a une armée, dit-on, il commande au peuple, mais j'ai une volonté, moi, et sept mille hommes, Brabançons et Liégeois, qui n'attendent qu'un mot pour marcher sur Paris.

D'ALBERT, à part.

Sept mille hommes...

ÉLÉONORE, à part.

Je ne respirerai que quand cet homme ne sera plus sur mon chemin.

D'ALBERT, à part.

Qu'elle me débarrasse de Condé, je saurai débarrasser le roi d'elle...

ÉLÉONORE, aux Seigneurs.

Messieurs, nous vous demandons, comme au capitaine général du palais, quelques instants de vos plaisirs. Je donne demain un carrousel, ma fête ne saurait se passer de l'élite de la jeunesse de France.

NANGIS, bas à d'Albert.

Faudra-t-il y aller en armes?

D'ALBERT, bas.

Non!

ÉLÉONORE, bas à d'Albert.

Le prince y viendra peut-être! (On entend dans le lointain, au dehors, un tumulte et des cris: Le sorcier! à l'eau le sorcier!)

D'ALBERT, riant.

Ah! le cortége habituel de maître Raymond. (A Éléonore.) Les bons habitants de Paris brûlent d'envie d'exécuter l'arrêt récent du parlement contre les astrologues.

SCÈNE VII.

LES MÊMES, RAYMOND.

D'ALBERT, à Raymond.

Çà, Raymond, les chiens vous aboient aux jambes... et la populace aussi.

RAYMOND.

Les chauves-souris n'aiment pas la lumière. (Apercevant Éléonore.) La maréchale!...

ÉLÉONORE, bas à Raymond.

Raymond, je touche au moment décisif et suprême de ma

Digitized by Google

vie, j'ai voulu vous consulter. Interrogez le ciel pour moi, je veux avoir mon horoscope demain. Demain, entendez-vous, Raymond? demain! avant le bal!

RAYMOND, de même.

Bien, madame. J'espère que ce jour vous sera aussi heureux qu'à moi, madame, je marie ma fille.

ÉLÉONORE.

Eh bien! Raymond... (lui donnant un bracelet) cachez ceci dans la corbeille de la mariée... c'est mon présent de noces.

RAYMOND.

Merci pour elle, madame, merci!

ÉLÉONORE, aux seigneurs.

Allons, à demain, messieurs. Ne m'oubliez pas surtout... (Elle les salue gracieusement.) Demain!...

(Éléonore sort.)

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, moins ÉLÉONORE.

NANGIS, à Raymond.

Parbleu! nous voilà seuls, enfin!

SABRAN.

Mes amulettes?...

NANGIS.

Et le philtre que tu m'as promis?

XAINTRAILLES.

Sorcier d'enfer... mon horoscope?

RAYMOND.

Vous les aurez; je passe dans mon laboratoire, je crois tenir le secret que je cherche; je suis à vous dans dix minutes, messeigneurs.

(Il entre à gauche.)

D'ALBERT.

Xaintrailles en est encore à croire que les astres s'occupent de nous.

XAINTRAILLES.

Qu'ont-ils de mieux à faire? pour les manants, je ne dis pas!

SABRAN.

Nangis croit bien au philtre sympathique, lui!

NANGIS.

Ah! quelle différence! le philtre!...

D'ALBERT, riant.

Nangis a peut-être raison, mais Sabran n'a pas tort; nous reprendrons plus tard cette grave question, messieurs. (Il arrache deux feuilles à ses tablettes. Il en donne une à Nangis, l'autre à Xaintrailles.) voilà le mot d'ordre.

NANGIS, après avoir jeté les yeux sur le papier.

Bravo! j'ai des amis dans le parti de Condé, je les emmènerai à pousser le prince à un acte hostile contre les Concini... ça sera la goutte d'eau qui fera déborder le vase.

XAINTRAILLES.

Je vais trouver Picard, moi. Dieu merci, j'ai sa confiance et je te jure qu'il criera plus fort que jamais que Condé le protége, et qu'avec cette protection il ne craint ni le diable ni les Concini!

NANGIS.

Oui, mais tout cela, c'est du petit jeu.

D'ALBERT, les reconduisant.

Il n'y a pas de petites gens ni de petits moyens en politique. (Ils sortent.) Allez! allez!

SCÈNE IX.

D'ALBERT, puis PIERRE.

D'ALBERT.

Ah! les têtes éventées! et voilà avec qui je conspire! N'importe, avant huit jours Louis sera Louis XIII et moi roi de France.

PIERRE, accourant.

Ah! ça me siffle encore dans les oreilles!

D'ALBERT.

Qu'est-ce donc?

PIERRE.

Entendez-vous ronfler le feu? Je vous demande si ce n'est pas de la folie de chauffer des vases ainsi?... une explosion ne peut qu'arriver.

D'ALBERT, riant.

Ah! fi!... et tu abandonnes ton maître?

PIERRE.

Je n'ai pas pris l'engagement de sauter avec lui, monseigneur.

D'ALBERT.

Tu veux avoir l'honneur de sauter avec moi, tu as raison; tu seras en bonne compagnie, au moins.

PIERRE.

Du tout, du tout... je ne tiens à sauter avec personne... mais entendez-vous? (Allant à la porte.) Maître Raymond, maître Raymond! (On entend une explosion. Reculant.) Ah! mon Dieu!... Eh bien! qu'est-ce que je vous disais?... il doit être en morceaux, ce pauvre père Raymond!

(Accourent Marguerite, Béatrice et Gaston.)

SCÈNE X.

LES MÊMES, BÉATRICE, GASTON, MARGUERITE, puis RAYMOND.

BÉATRICE, courant à son père.

Mon père!

GASTON, de même.

Raymond!

PIERRE, se levant.

Il n'est pas mort!

(Raymond entre en scène d'un air effaré et laisse tomber un paquet.)

BÉATRICE.

Qu'est-il arrivé, mon père?

PIERRE.

Ah! mon Dieu! mam'zelle, ce qui devait arriver depuis longtemps... les machines ont éclaté, et votre père a failli être tué!

BÉATRICE, serrant Raymond dans ses bras.

Ah!

RAYMOND.

Rassure-toi... je ne suis ni blessé ni mort, Dieu merci!

BÉATRICE.

Ah! je ne veux plus vous quitter. Et moi qui causais tranquillement là-bas et qui parlais de bonheur... ah! c'est horrible!

RAYMOND, l'embrassant.

Voyons, calme-toi, ce n'est rien.

PIERRE.

Mais vous êtes donc une salamandre, maître Raymond? (A Béatrice.) Figurez-vous, mademoiselle, que je n'ai eu que le temps de faire un saut jusqu'ici... sans cela, j'aurais été tué comme lui.

RAYMOND, souriant.

Et tu te serais porté très-bien après ta mort... comme moi!

PIERRE, embarassé.

Non, je veux dire... c'est égal, vous l'avez échappé belle!

BÉATRICE, avec reproche.

Encore une imprudence!...

RAYMOND.

On en fait à tout âge, que veux-tu? mais ce sera la dernière, ne me gronde pas... j'ai besoin d'un peu d'air.

GASTON.

Vous sentez-vous mieux?

RAYMOND.

J'ai été un peu étourdi, voilà tout.

D'ALBERT, s'avançant; il tient à la main le paquet que Raymond a laissé tomber.

Tenez, maître Raymond, voici un paquet qui m'a l'air de contenir votre science. Cette grande croix rouge est tout à fait cabalistique.

RAYMOND, prenant vivement le paquet.

Ah! ces lettres!... donnez, donnez!

D'ALBERT, riant.

Des lettres?... des lettres d'amour, peut-être.

RAYMOND, se contenant.

Ah! permettez-moi de vous remercier, monseigneur.

D'ALBERT, à part.

Que diable peut contenir ce paquet?

RAYMOND, à part.

Je frémis quand je pense que ces lettres...

D'ALBERT, bas à Gaston, en lui prenant le bras et en se dirigeant du côté opposé.

Seigneur de la Force, je ne demande pas vos secrets; mais, je vous le disais tout à l'heure, prenez garde, la maréchale, en amour comme en politique, n'aime pas le partage.

GASTON.

La maréchale?... je ne vous comprends pas, seigneur.

(Ils se parlent bas en se promenant dans le fond.)

RAYMOND, à voix basse à Béatrice, à qui il a parlé pendant la petite scène précédente.

Cet accident est peut-être un avertissement du ciel, ma fille; tiens, prends, ces papiers sont à toi.

BÉATRICE, avec crainte.

Dois-je les ouvrir?

RAYMOND, vivement.

Non, non! (A part.) Elle saura tout après ma mort... et ce sera bien assez tôt, hélas! (Haut.) Depuis seize ans, je garde précieusement ces lettres qu'une voix secrète me conseille de te remettre aujourd'hui... mais jure-moi, Béatrice, jure-moi, ma fille, que tu n'en briseras le sceau qu'après ma mort, à moins que ta vie ne soit menacée!

Digitized by Google

BÉATRICE.

Je vous le jure.

RAYMOND.

Merci, merci! maintenant donne-moi ton bras.

(Il lui prend le bras.)

BÉATRICE, à Gaston, qui parle bas à d'Albert.

Venez-vous, monsieur le comte?

GASTON.

Oui, je vous suis.

(Ils sortent.)

SCÈNE XI.

D'ALBERT, GASTON.

GASTON, à d'Albert.

Tenez, sur mon honneur, voici la vérité : Au premier mot d'amour, la maréchale m'a rappelé tout doucement au respect. Vous avez aimé toutes les femmes, me dit-elle, il vous manque une sœur, Gaston, me voulez-vous pour votre sœur? je lui baisai la main... Depuis, je n'ai vu en elle qu'une amie, elle n'a cherché en moi qu'un frère. Vous voyez que j'ai pu disposer de mon cœur sans la trahir?...

D'ALBERT.

Les femmes n'ont jamais vu et ne verront jamais un frère dans un beau et élégant jeune homme. Elle veut peut-être connaître la volupté des amours chastes, en attendant mieux. Son cœur s'endort dans cette passion déguisée, mais profonde et évidente, selon moi. Encore une fois, prenez garde, je vois loin dans le cœur humain, dans le sien surtout.

GASTON.

Vous l'avez, dit-on aimée!

D'ALBERT, avec un sourire.

Moi!... moi!... c'est possible.

GASTON.

Eh bien! vous pouvez me serrer la main sans crainte. Je n'ai jamais été votre rival, je ne le serai jamais. L'un des miens a aidé à l'élévation du maréchal d'Ancre, madame d'Ancre s'en est souvenue, voilà tout.

D'ALBERT.

Je le veux bien!... Allons, je ne vous retiens plus, adieu!

GASTON.

Adieu!

(Il sort.)

SCÈNE XII.

D'ALBERT, seul, puis RIZZI.

D'ALBERT.

Il n'a pas voulu de moi pour confident, tant pis, c'eût été un moyen de me fermer la bouche. (Arrive Rizzi; allant à lui.) Ah! Rizzi, tu arrives à propos, vrai Dieu!... C'est le hasard qui t'amène.

(Entre Rizzi.)

RIZZI.

Monsieur de Nangis, que je viens de rencontrer, m'a dit que vous étiez ici.

D'ALBERT.

Tu viens de Florence?

RIZZI.

J'en arrive à l'instant.

D'ALBERT.

As-tu devancé les courriers?

RIZZI.

Oui, je suis parti à franc étrier; j'ai traversé comme en rêve la Savoie et la Bourgogne.

D'ALBERT.

Tu n'as fait la route avec personne?

RIZZI.

Si je l'avais commencée avec quelqu'un, je l'aurais terminée seul.

D'ALBERT.

As-tu vu la maréchale?

RIZZI.

Pas encore.

D'ALBERT.

Tes nouvelles sont bonnes?

RIZZI.

Très-bonnes! Manucci a été arrêté.

D'ALBERT.

Qu'est-ce que cet homme?

RIZZI.

Un savant de Florence, monseigneur, voilà pour l'homme; un des anciens confidents d'Eléonore Galigaï, voilà pour vous.

D'ALBERT.

Et quel était son crime?

RIZZI.

On l'accusait de magie noire. Il est resté trois mois entre les mains des inquisiteurs. La maréchale m'avait envoyé à Florence pour prévenir ses révélations, mais je suis arrivé trop tard.

D'ALBERT.

Il a parlé?

RIZZI.

On lui a mis le brodequin... inutile! on lui a appliqué l'estrapade... chanson! mais, à la petite et à la grande épreuve...

D'ALBERT.

Qu'at-il dit?

RIZZI, jouant la bonhomie.

Il a peut-être calomnié la maréchale.

D'ALBERT.

Voyons?

RIZZI.

Florence, d'ailleurs, est pleine de ces histoires-là. Entre autres choses, Manucci raconte qu'une nuit il est réveillé par des coups violents frappés à sa porte. Il ouvre, une femme entre... c'était Eléonore Galigaï. Elle se jette à ses pieds, suppliante; il se laisse attendrir. Bref! la suppliante lui met entre les bras une fille, lien sacré, être chéri, doux fruit de ses amours avec Lorenzo, l'apprenti de Manucci.

D'ALBERT.

Depuis son mariage?

RIZZI.

Non, avant; une fille parfaitement constituée. Lorenzo nourrissait des rêves qui ne convenaient plus à la femme que Marie de Médicis venait de choisir pour sa compagne. On le lui signifia. Le maladroit conçut des projets de vengeance. On le prévint. Un soir le malheureux fut trouvé assassiné au seuil de sa maison.

D'ALBERT.

Elle devait débuter par là.

RIZZI.

Restait l'enfant. Manucci reçut bientôt l'ordre de le faire disparaître. Il recula devant ce crime. On s'est bien adressé à d'autres, mais trop tard. L'enfant avait disparu, sauvé, dit-on, par un inconnu.

D'ALBERT, avec un demi-sourire.

Un inconnu? comment se nomme-t-il?

RIZZI.

Je l'ignore.

D'ALBERT.

Voilà un mot étrange, maître Rizzi!... Le nom de cet homme?

RIZZI.

Je le saurai peut-être, monseigneur...

D'ALBERT.

Alors, vous êtes un traître ou un sot. Pour un sot, je vous ai payé trop cher jusqu'ici; pour un traître, je suis encore votre débiteur.

RIZZI.

Monseigneur...

D'ALBERT, froidement.

Vous avez deux visages, maître Rizzi, je ne discute pas le fait, je le constate; vous me vendez les secrets des Concini, vous devez me trahir auprès de la maréchale; je n'ai pas besoin de preuves, je vous en préviens; je le crois, il suffit. L'homme dont je doute est condamné; l'homme que je crains est perdu. Je vous dis cela en passant. Maintenant, continuons; le nom de cet homme?

RIZZI.

Pierre Jordan, apprenti aussi de Manucci, mais Français d'origine.

D'ALBERT.

Après?

RIZZI.

Il a quitté l'Italie.

D'ALBERT.

Après?

RIZZI.

Il est en France.

D'ALBERT.

Tu l'as retrouvé?

RIZZI.

Il a changé de nom en entrant à Paris; voilà quinze ans. Je demande vingt-quatre heures pour m'orienter.

D'ALBERT.

Tu as donc un moyen de le reconnaître?

RIZZI.

Manucci lui a remis un paquet contenant trois lettres: l'une constate la naissance de l'enfant, et les deux autres, le meurtre de Lorenzo et la disparition de sa fille. Ce paquet est scellé de noir et porte une grande croix rouge.

Digitized by Google

D'ALBERT.

Une croix rouge?..

RIZZI.

Oui, une croix rouge.

D'ALBERT, frappant du pied.

Ah!... (A part, en marchant à grands pas.) Homme stupide!... Esprit subalterne!... et je les avais entre les mains, ces lettres... là!... tout à l'heure, et rien ne m'a dit que c'était sa destinée que je tenais!.. (Haut.) Tu feras de tout ceci un mystère à la maréchale.

RIZZI.

Je serai muet.

D'ALBERT.

Tu as devancé les courriers de combien d'heures?

RIZZI.

Ils ne seront à Paris que deux ou trois jours après moi; je les ai achetés à tout hasard.

D'ALBERT.

Tu es un homme précieux. (A part.) Trois jours!... oui, en trois jours... (Haut.) Suis moi! Non! il n'est pas prudent qu'on nous voie ensemble; va! va! — Ah! madame la maréchale, je vous tiens donc enfin! Mais comment? comment? Ah! ces papiers, je les aurai.

ACTE II.

GRANDE ET SPLENDIDE GALERIE DU LOUVRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

THÉMINES, ÉLÉONORE. (Thémines est debout. Éléonore est assise à une table surchargée de papiers.)

THÉMINES.

Oui, madame, tout prince du sang qu'il est, monsieur de Condé sera arrêté par moi, marquis de Thémines. Tout est prêt. Mes hommes sont là; le lieutenant d'Elbène et ses gardes ici. Les chefs des corps gardent les portes extérieures. Vous avez sur cette table l'ordre d'arrestation signé par le roi, veuillez me le donner.

ÉLÉONORE.

Tout à l'heure... j'attends un envoyé... tenez, le voici... (Entre Rizzi, qui attend un ordre pour avancer.) (A Thémines.) Tout à l'heure, monsieur de Thémines, tout à l'heure.

THÉMINES, jetant un regard vers la fenêtre.

Le prince traverse la cour... il entre dans la chambre du conseil.

ÉLÉONORE.

C'est bien... voyez, je vous prie, si le capitaine San Chiara est arrivé.

(Thémines s'éloigne et fait signe à Rizzi de parler à Éléonore.)

SCÈNE II.

LES PRÉCÉDENTS, RIZZI.

ÉLÉONORE, bas à Rizzi.

Tu n'as pas été lent; tu as compris mon impatience; c'est bien.

RIZZI.

Je suis si dévoué à madame.

ÉLÉONORE.

Tu as vu Gaston?...

RIZZI.

Je l'ai vu... je lui ai parlé; il m'écoutait à peine; il avait l'air inquiet.

ÉLÉONORE.

Inquiet?... et de quoi?...

RIZZI.

Je l'ignore.

ÉLÉONORE.

Soupçonnerait-il les dangers que court monsieur de Condé?

RIZZI.

Non, car il se serait jeté sur son épée pour courir à sa défense... Cette famille, vous savez...

ÉLÉONORE.

Oui, je connais leur dévouement au prince.

RIZZI.

Et vous avez voulu prévenir un éclat en priant monsieur de la Force de vous attendre chez lui.

ÉLÉONORE.

Tu as deviné ma pensée.

RIZZI.

Aussi n'ai-je rien omis. Je lui a dit que de graves intérêts nécessitaient une entrevue; qu'il était prié de vous attendre, et qu'il eût à défendre sa porte pour que vous ne fussiez pas dérangée.

ÉLÉONORE.

Et qu'a-t-il répondu?...

RIZZI.

Qu'il obéirait, et qu'il avait même un certain secret à vous confier.

ÉLÉONORE, à part, avec joie.

Un secret!... son amour sans doute!... son amour qu'il dissimule comme un crime depuis que je lui ai défendu d'y penser!.. Je l'ai dû... je le devais... Mais comme son regard était doux et comme sa voix tremblait en trahissant le premier mouvement de son cœur!... « Je vous aime!... depuis six mois je ne vis que de ce souvenir!... » (Haut.) Ainsi, je puis agir?...

RIZZI.

Vous le pouvez.

ÉLÉONORE.

Ah! Rizzi, si j'allais atteindre cette noble tête en frappant monsieur de Condé?

RIZZI.

Vous n'avez rien à craindre. (A part.) Il fallait me payer plus cher que monsieur le capitaine général, madame, je ne vous aurais pas trahie.

(Pause.)

ÉLÉONORE.

Tu n'étais qu'un misérable bohémien, avant d'avoir suivi ma fortune. T'en souviens-tu, Rizzi?

RIZZI.

Je disais la bonne aventure aux jeunes filles et aux débauchés de Florence; oui, madame, je m'en souviens.

ÉLÉONORE.

C'est à moi que tu dois de ne plus mendier.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et à sa faiblesse d'esprit.

ÉLÉONORE.

Je t'ai élevé jusqu'à ma confiance.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et jusqu'à ton mépris.

ÉLÉONORE.

Je t'ai comblé de bienfaits, Rizzi.

RIZZI.

Oui, ma donna... (A part.) Et tu m'as fait acheter par un crime le coin de terre où repose ma femme.

ÉLÉONORE.

Eh bien, Rizzi, pour prix de mes bienfaits, dis-moi, une fois encore, ce que je peux attendre du destin.

RIZZI.

J'ai appris ma science au mont du Titan. (Il prend le sablier posé sur la table.) La vie est un sablier, et les jours des grains de sable. (Il verse le sablier sur la table.) Ma donna, posez votre main gauche sur ce sablier... c'est bien. (Il examine le sable.) Une destinée royale... c'est la vôtre... (A part.) Et l'abîme est au bout.

ÉLÉONORE.

Après?...

RIZZI, se redressant.

Succès!

ÉLÉONORE, à part.

Son regard est en désaccord avec ses lèvres. (Haut.) Va demander à Raymond mon horoscope. Je ne doute pas de ta science, Rizzi, mais deux intelligences valent mieux qu'une.

RIZZI, à part.

Et cette femme gouverne la France!

ÉLÉONORE.

Qu'attends-tu?

RIZZI.

J'y vais, ma donna. (Il s'éloigne et s'arrête tout à coup en apercevant d'Albert qui paraît, entouré de ses amis.) (Bas à d'Albert.) Elle hésite.

D'ALBERT, bas.

Bien.

(Rizzi sort.)

SCÈNE III.

D'ALBERT, ÉLÉONORE, LES SEIGNEURS, THÉMINES, au fond.

D'ALBERT, à part.

Une fois sur la pente, on roule jusqu'au fond, madame. (Haut à Éléonore, après l'avoir saluée humblement.) Nous passons chez la reine-mère, madame la maréchale ne vient pas la saluer avec nous?

ÉLÉONORE.

J'ai à transmettre un ordre à M. de Thémines.

D'ALBERT, bas à Éléonore.

L'ordre d'arrestation? Vous devez être contente de moi. A ma recommandation. Sa Majesté l'a signé; elle a voulu distribuer elle-même les pertuisanes aux hommes de M. de Thémines.

ÉLÉONORE.

Vous m'avez tenu parole.

D'ALBERT.

La partie est engagée; de la fermeté maintenant. La moindre faiblesse serait un désastre.

Digitized by Google

ÉLÉONORE.

M. de Condé est encore au conseil?...

D'ALBERT.

Oui, madame; quelqu'un lui parlait de la fête que vous donnez ce soir; il a répondu en ricanant qu'il y enverrait peut-être la camériste de sa femme. Du reste, insolent et hautain envers vos amis, il a longtemps parlé, au nom du roi et de la tranquillité publique, de la nécessité de maintenir l'éloignement du maréchal.

ÉLÉONORE.

Et le conseil a décidé?...

D'ALBERT.

M. de Condé est son oracle; j'excepte pourtant M. Armand de Richelieu, qui tient toujours pour vous.

ÉLÉONORE.

Je n'ai jamais douté de l'évêque de Luçon. Faites bien entendre au roi et à la reine-mère qu'ils peuvent compter sur moi.

D'ALBERT, la saluant.

Allons... (Bas aux Seigneurs, en s'éloignant et en plaisantant.) Le nuage crève; vous entendrez bientôt gronder la tempête.

(Ils sortent en causant. Entre l'évêque de Luçon.)

ÉLÉONORE, allant à lui.

Monsieur de Richelieu, je vous salue.

(Tout le monde sort.)

SCÈNE IV.

ÉLÉONORE, THÉMINES.

ÉLÉONORE, à part.

Je ne suis entourée que de visages douteux. Ah! Thémines... Eh bien?

THÉMINES.

Madame, San Chiara est à son poste avec sa troupe.

ÉLÉONORE, va à la table prendre un papier.

Voici l'ordre d'arrestation et j'hésite!... La révolte partout, la ruine peut-être, et j'hésite!... et M. de Condé que je tiens... Condé, l'âme de toute trahison et de toute révolte; Condé qui m'écrasera si je ne le perds, et j'hésite! (A Thémines.) Vous me répondez du succès, Thémines?

THÉMINES.

J'en réponds.

ÉLÉONORE, à part.

Et Rizzi qui ne revient pas!...

THÉMINES, montrant la fenêtre.

Le Prince se dirige chez la reine mère.

ÉLÉONORE, regardant.

Oui, c'est bien lui!... le Louvre n'est pas assez grand pour contenir son orgueil!... Ambition grande, âme petite!... désir immense, cœur étroit. Prince de Condé, je n'ai qu'à souffler sur ton soleil pour l'éteindre, et je n'ai qu'à étendre la main sur ton ambition pour l'étouffer!

THÉMINES.

Qu'attendez-vous?... vous avez dans vos mains l'ordre d'arrestation; nous ne sommes plus au temps de la Ligue, madame; donnez-moi cet ordre; le reste me regarde.

(Rizzi entre, suivi de Béatrice.)

ÉLÉONORE, l'apercevant.

Ah! Rizzi!...

SCÈNE V.

LES MÊMES, BÉATRICE, RIZZI.

ÉLÉONORE, allant à Rizzi.

Qu'a dit Raymond?

RIZZI.

Ce damné sorcier n'a voulu confier son grimoire qu'à cette jeune fille.

BÉATRICE, remettant à Éléonore un parchemin scellé.

Je suis Béatrice, madame, la fille de Raymond.

ÉLÉONORE, prenant vivement le parchemin.

Donnez!... (Elle brise le cachet et lit. A part.) Mon étoile triomphe!... (A Thémines, en lui remettant l'ordre d'arrestation.) Voici l'ordre, Thémines, allez!...

THÉMINES, bas, en pesant sur les mots.

Vivant, ou mort?

ÉLÉONORE.

C'est un prince du sang, ne l'oubliez pas.

THÉMINES.

A la Bastille?

ÉLÉONORE.

A la Bastille! (Se retenant.) Vous éviterez de passer de ce côté. Je ne veux pas le voir.

THÉMINES

Bien! (Il sort.)

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Toi! aux aguets!

RIZZI, à part.

Prévenons le capitaine général.

(Il sort.)

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, BÉATRICE.

ÉLÉONORE, à Béatrice, qui la salue et veut sortir.

Vous avez été la messagère d'une bonne nouvelle, mon enfant, vous serez la première à saluer mon triomphe, restez. Ah! l'attente! l'attente! Je donnerais un de mes palais à celui qui me rendrait les minutes moins longues. (A Béatrice, lui présentant une guitare.) Tiens, jeune fille, chante-moi un air de ton pays (Passant devant elle, très-agitée.) Non! la musique amollit l'âme. J'ai besoin de toute ma volonté!... Oui! les événements me portent! Les grandes choses ont leurs messagers aussi qui viennent de Dieu et qui vont à l'âme!... Ah! monseigneur de Condé, vous me prenez Péronne, vous me chassez mon mari de Paris... vous me railles et m'insultez comme femme... Eh bien! c'est une main de femme qui vous tient, monseigneur, une main faite pour la quenouille et le fuseau, mais une main hardie qui vous écrase.

BÉATRICE.

Vous êtes bien agitée, madame.

ÉLÉONORE.

Et vous êtes calme, vous? vous êtes bien heureuse, mon enfant! Voyons, causons .. que puis-je faire pour vous?

BÉATRICE.

Soyez bonne et clémente pour les vaincus.

ÉLÉONORE, lui prenant la main.

Vous vous intéressez à quelqu'un? alors... parlez... le bien qu'on fait porte bonheur, parlez, parlez!...

BÉATRICE.

Ceux que j'aime ne vivent pas sur les sommets où grondent les orages.

ÉLÉONORE, lui prenant les mains.

Belle et douce comme vous l'êtes, comment avez-vous pu vivre dans un obscur laboratoire, exposée à tous les dangers que suscite à votre père sa périlleuse profession?

BÉATRICE.

Je prie Dieu.

ÉLÉONORE.

Vous confondez vos goûts avec vos habitudes.

BÉATRICE.

Je rêve parfois, et alors mes souvenirs, des souvenirs vagues et flottants comme mes rêves, me reportent vers des jours lointains. J'entrevois un autre horizon où j'ai vécu enfant... puis des fleurs, des champs, du soleil, puis l'image de la Vierge couronnée qu'on promène dans des rues; puis des chants de prêtres, des hymnes de jeunes filles, l'encens bleu qui monte au ciel; puis des danses encore et des chants toujours!... C'était bien loin! bien loin! un tout autre pays... un tout autre soleil!...

ÉLÉONORE.

Et le nom de ce pays?

BÉATRICE.

Je l'ignore... mon père me répond que je rêve quand je le questionne.

ÉLÉONORE.

Pauvre enfant! tu es née pour vivre ailleurs, dans ma Florence peut-être, sous le ciel chaud de l'Italie!... Tu rêves la patrie que tu n'as pas connue et que tu devais avoir!... Ah! les belles contrées!... le froid n'arrive jamais au cœur, l'âme se dilate, la poitrine aspire l'air embaumé, l'œil joue avec l'abondance heureuse de la nature, on vit de vivre et l'on aime la vie!... Ici, tout est sombre et humide, on existe, parce que la fièvre fouette les nerfs, parce que l'âme s'irrite, parce que l'ambition vous pousse... On étouffe, et pour respirer, on escalade les montagnes comme les Titans... on s'agite pour prouver que l'on vit, et l'on tue pour ne pas être tué!... Vis dans tes rêves, jeune fille, et laisse-moi dans ma réalité.

(Thémines accourt.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, THÉMINES.

THÉMINES.

Triomphe complet, madame!...

ÉLÉONORE, à part.

Enfin!

THÉMINES.

La reine-mère croit prudent de faire aussi arrêter le duc de Mayenne et monsieur de Bourbon. Voici l'ordre, dois-je l'exécuter?...

ÉLÉONORE.

Vous conduirez monsieur de Condé vous-même à la Bastille.

Digitized by Google

THÉMINES.

C'était ma pensée.

ÉLÉONORE.

Vous exécuterez au même temps les nouveaux ordres de Sa Majesté. Vous disposerez des compagnies suisses et des détachements de chevau-légers.

THÉMINES.

J'y cours.

ÉLÉONORE, le retenant.

Il n'y a pas eu de sang versé, au moins?

THÉMINES.

Un de mes gardes a été frappé d'un coup d'épée à l'épaule par un jeune homme qui s'est précipité comme un fou à la défense du prince.

ÉLÉONORE, tressaillant.

Un jeune homme?

THÉMINES.

Vingt-cinq à vingt-six ans...

ÉLÉONORE, vivement à Thémines.

Qu'on le conduise ici.

(Thémines sort, en ce moment d'Albert et ses amis reviennent.)

SCÈNE VIII.

BÉATRICE, ÉLÉONORE, D'ALBERT, LES SEIGNEURS.

BÉATRICE, à part.

Que se passe-t-il, mon Dieu?

D'ALBERT, saluant Éléonore.

Admirable!... j'en ai été moi-même étourdi. Monsieur de Condé sortait triomphant de chez la reine-mère. «Votre épée!» lui dit monsieur de Thémines en le saluant jusqu'à terre. «Mon épée? — Voici l'ordre du roi, je vous arrête.» En ce moment, les hommes de M. de Thémines l'enveloppent respectueusement. Il a cru qu'on allait l'égorger.

ÉLÉONORE.

Mais un jeune homme a voulu le défendre...

D'ALBERT.

Pour la forme, sans doute; c'est un de vos amis.

ÉLÉONORE.

A moi?...

D'ALBERT, montrant Gaston qui arrive par le fond, conduit par les gardes.

Voyez!...

ÉLÉONORE, à part.

C'était lui!...

BÉATRICE, à part.

Mon Dieu! Gaston!

(Elle va à lui.)

GASTON, bas.

Taisez-vous!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GASTON.

D'ALBERT, bas à Éléonore.

N'avais-je pas raison de dire que c'était un de vos amis, un des plus chers?

ÉLÉONORE.

Que voulez-vous dire, monsieur?

D'ALBERT.

Je veux dire que monsieur de la Force s'est laissé désarmer dès qu'il a su qu'on agissait au nom du roi. Vous pouvez à votre gré le perdre ou le sauver; monsieur de Thémines vous est dévoué, moi je serai muet.

ÉLÉONORE.

Je questionnerai moi-même le prisonnier.

(Elle salue les Seigneurs, qui se confondent devant elle.)

BÉATRICE, bas à Gaston.

Prisonnier, vous l'entendez?

GASTON, bas.

Je vous expliquerai tout cela. (Bas à d'Albert.) Monsieur, veuillez, je vous prie, reconduire cette jeune fille jusque chez elle. Je vous en serai reconnaissant.

D'ALBERT, bas à Gaston.

Une jolie maîtresse!

GASTON, même jeu.

Non, ma fiancée, monsieur, nous devions être mariés cette nuit.

D'ALBERT, même jeu.

Ah! j'aime mieux cela. (Bas aux Seigneurs.) Je vous ai promis une intrigue politique, vous l'avez... je vous promets maintenant une intrigue d'amour des mieux conditionnées; l'intrigue politique servira à étrangler le mari, l'intrigue d'amour à nous débarrasser de la femme. (Offrant le bras à Béatrix.) Mademoiselle...

BÉATRICE, lui prenant le bras.

Monsieur de la Force ne court aucun danger, n'est-ce pas, monsieur?

D'ALBERT, avec un sourire railleur.

Aucun, aucun; la maréchale l'aime trop pour cela.

BÉATRICE.

Ah! je respire!... Son attachement pour monsieur de Condé a failli le perdre.

D'ALBERT.

Sa reconnaissance pour la maréchale le sauvera.

(Ils sortent en causant, les Seigneurs aussi.)

SCÈNE X.

ÉLÉONORE, GASTON.

ÉLÉONORE, remettant au Page un pli.

A la reine-mère. (A Gaston.) Malheureux! qu'avez-vous fait?

GASTON.

Mon devoir, madame.

ÉLÉONORE.

Vous deviez m'attendre chez vous?

GASTON.

C'était un piége. Dieu a voulu que j'en fusse averti à temps, et me voilà.

ÉLÉONORE.

Vous semblez vouloir vous venger de moi... Je n'ai fait qu'exécuter les ordres de Sa Majesté.

GASTON.

Dites de la reine-mère, madame.

ÉLÉONORE.

De la reine-mère, soit! Je lui dois mon obéissance comme au roi... je ne suis rien.

GASTON.

Vous êtes tout!... La reine-mère ne pense et n'agit que par vous... le roi lui-même se soumet à votre volonté... Et si monsieur de Condé est à cette heure à la Bastille, c'est vous qui l'y avez conduit; et si le roi a signé son arrestation, c'est que vous étiez à ses côtés pour diriger sa main!

ÉLÉONORE.

Gaston!...

GASTON.

Eh! madame, ayez l'audace de vos idées et la fierté de vos actes!... Vous n'êtes plus à Florence, vous êtes en France... soyez Française!...

ÉLÉONORE, avec fierté.

Vous avez raison; ce n'est pas l'Italienne ni la Florentine, c'est la fille adoptive de la France qui vient d'agir... Je veux sauver la France!... je veux la sauver par l'autorité!... je veux l'élever par l'unité!... Tout ce qui nuit à ma mission est crime. Je sors d'une ville où l'émeute et l'exil ont régné tour à tour, et je sais par expérience à quel abîme cela conduit une nation de ne pas avoir un bras pour la soutenir et une main ferme pour la diriger. Voulez-vous faire de Paris une autre Florence? de la France une seconde Italie? Alors, niez l'unité, retournez à la Ligue, armez tous les châteaux et toutes les franchises, organisez la révolte au fond de toutes les ambitions et de toutes les vanités... Vous n'aurez plus de roi... vous aurez des roitelets... vous n'aurez plus une nation qui doit régénérer le monde... vous aurez des condottieri qui se vendront et vendront la France avec eux!... Choisissez!

GASTON.

L'œuvre que vous tentez est grande, légitime peut-être; mais vos moyens sont mauvais et les chemins que vous prenez sont tachés de sang!

ÉLÉONORE, avec impatience.

Du sang! du sang!... (Se dominant.) Tenez, Gaston, nous avons tort l'un et l'autre de débattre entre nous de pareilles questions. Je suis femme, la clémence devrait être ma première vertu. Je sais tout cela, mon ami; mais les événements nous dominent souvent. Cette lutte ne pouvait finir autrement. J'avais à choisir entre l'exil pour moi ou la Bastille pour lui; vous ne pouvez me blâmer d'avoir songé à ma sûreté... (Souriant.) Non, n'est-ce pas? (Lui prenant le bras.) Eh bien, causons... Venez vous asseoir près de moi, mon gentilhomme, et causons comme autrefois, doucement...

GASTON.

Je suis votre prisonnier, madame.

ÉLÉONORE, souriant.

Je l'avais oublié... Vous êtes libre.

GASTON.

Prisonnier, je ne vous eusse pas maudite dans ma prison; mais monsieur de Condé est à la Bastille, ma place ne doit pas être au Louvre.

ÉLÉONORE.

Vous voulez me quitter?

GASTON.

Je ne vous ai jamais caché mon dévouement pour le prince. Mon aïeul est mort pour son aïeul, mon père pour le sien; la

Digitized by Google

mort est une dette de famille chez nous. Je n'ai pu mourir, je ne vivrai pas du moins plus longtemps auprès de celle qui a frappé si près de mon cœur!

ÉLÉONORE.

Ah! taisez-vous!...

GASTON.

Je suis huguenot, d'ailleurs.

ÉLÉONORE.

Vous étiez hier ce que vous êtes aujourd'hui.

GASTON.

Non, madame. Hier, vous étiez pour moi Éléonore Galigaï; aujourd'hui, vous êtes la maréchale d'Ancre. Hier, le prince de Condé était libre; il est à la Bastille aujourd'hui. Hier, je pouvais sans honte vous défendre; aujourd'hui, je ne peux que vous haïr... Ne m'en demandez pas davantage... Je suis un esprit médiocre, soit; mais je pense qu'il faut y regarder à deux fois avant de pousser tout un peuple dans l'abîme des guerres civiles... et c'est ce que vous venez de faire sans pâlir, en souriant avec joie!...

ÉLÉONORE.

Gaston!...

GASTON.

Vous cacher ma pensée serait une lâcheté. J'ai honte de l'idée qu'on doit se faire de moi; je suis las de n'être rien... ou de n'être quelque chose que par vous.

ÉLÉONORE.

Vous aimez quelqu'un?...

GASTON.

On m'a déjà accusé de trahir mes idées; on m'accuserait bientôt de trahir mon pays... On me confond presque avec vos sbires, vos laquais, les gens à gages qui vous suivent... Que sera-ce donc quand vous gouvernerez la France et que le roi lui-même s'effacera devant vous? C'est là que tend votre ambition!... Monsieur d'Ancre ne s'est-il pas couvert devant le roi? Le roi finira par se découvrir devant lui!... Eh bien! je veux être libre de ne pas voir ces choses-là; car toucher à un prince du sang, c'est porter la main sur la noblesse... insulter le roi, c'est outrager la France!...

ÉLÉONORE.

Vous aimez quelqu'un, Gaston?

GASTON.

Je n'ai jamais su mentir, madame; c'est vrai.

ÉLÉONORE.

C'est vrai?...

GASTON.

J'ai pu disposer de mon cœur, tout en vous gardant mon amitié.

ÉLÉONORE.

C'est vrai?... c'est vrai?...

GASTON.

Votre orgueil ou votre génie a étouffé tout autre sentiment en moi. Vous me subjuguiez, vous me dominiez... l'admiration seule remplit mon âme enfin, comme l'ambition seule occupe la vôtre.

ÉLÉONORE.

Oh!...

GASTON.

Aucun sacrifice ne nous lie, aucun serment... je suis libre, enfin!... D'ailleurs, je veux élever la femme de mon choix au lieu d'être protégé par elle.

ÉLÉONORE, éclatant.

Ah! c'est par orgueil que vous me torturez ainsi! Mais non! c'est votre ingratitude qui vous arme contre moi, c'est votre ineptie qui vous fait repousser les faveurs du pouvoir!

GASTON, sèchement.

Vous voyez bien que j'ai raison de vouloir élever la femme de mon choix, ne fût-ce que pour ne pas être méprisé par elle.

ÉLÉONORE, vivement.

Non, non; j'ai tort!... j'ai tort! Gaston... j'ai tort!

GASTON.

Madame!...

ÉLÉONORE.

Mais tu l'aimes donc bien?... Oh! tenez, Gaston... ne me torturez pas plus longtemps... on m'a souvent dit que j'étais capable de tout... je commence à le croire.

GASTON.

Madame, je suis de ceux qui disent ce qu'ils pensent et qui pensent ce qu'ils disent.

ÉLÉONORE.

Vous vous êtes donné le spectacle de mes larmes, prenez garde.

GASTON.

Ma vie ne vaut pas un mensonge, madame.

ÉLÉONORE.

Je verrai si tu me braveras jusqu'au bout!... (Frappant sur un timbre.) A moi, Rizzi... à moi!

(Rizzi arrive avec des gardes.)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, RIZZI, GARDES.

RIZZI.

Je suis à vos ordres, madame; où faut-il conduire le prisonnier?...

ÉLÉONORE, avec colère.

Le prisonnier?... (A part.) Ah! lâche que je suis!... je l'aime encore!... (Se laissant tomber sur un fauteuil.) Ah! mon Dieu! mon Dieu!...

RIZZI, s'approchant.

Eh bien!

ÉLÉONORE, se levant.

Eh bien! monsieur de la Force est libre... vous me répondez de sa vie sur votre tête... allez!

GASTON, à part.

J'eusse mieux aimé la mort.

(Il sort avec les gardes.)

SCÈNE XII.

ÉLÉONORE, seule, s'asseyant.

Ah! comme je l'aime... et quel mal il m'a fait!... ah! l'ingrat!... l'ingrat!... et moi qui l'aimais avec mon cœur, avec mon âme, et il ne m'aime pas!... ah! mon Dieu!

(D'Albert entre.)

SCÈNE XIII.

ÉLÉONORE, D'ALBERT.

ÉLÉONORE, sans apercevoir d'Albert.

Il m'aurait dit: Renie cette ambition pour laquelle tu vis; cet amour de la gloire et cette volonté qui fait de toi presque un héros, je n'aurais pas hésité, mon Dieu, j'aurais tout oublié, j'aurais tout sacrifié... (Se levant.) Et il ne m'aime pas!

D'ALBERT, à part.

La guerre civile me manque, voyons si la jalousie me manquera.

ÉLÉONORE, marchant à grands pas.

Et j'ai une rivale!... (Avec une fureur concentrée.) Mais qui?... qui?...

D'ALBERT, descendant lentement la scène en ayant l'air de ne pas voir Éléonore et en se parlant.

Si quelqu'un me le demandait, je lui répondrais: Une jeune fille, dix-huit ans pour toute dot et deux beaux yeux pour toute puissance.

ÉLÉONORE.

C'est à moi que vous parlez, monsieur?...

D'ALBERT.

Non, madame.

ÉLÉONORE, à part.

Ah! cet homme!...

D'ALBERT.

J'ai voulu voir Paris décapité, Paris sans son chef, Paris sans Condé, Paris sans drapeau... Eh bien! c'est à ne pas y croire madame... eh bien!... Paris est tranquille. La mère du prisonnier a parcouru les rues en criant dans des sanglots que le maréchal avait égorgé son fils. C'est à peine si le peuple lui a donné quelques marques de compassion. Le tour est joué; votre pouvoir est affermi.

ÉLÉONORE, à part.

Une rivale?

D'ALBERT, continuant.

Le duc de Vendôme s'est sauvé à cheval du côté de la Fère, monsieur de Bouillon à Charenton, où le duc de Mayenne est allé le rejoindre avec quelques gentilshommes de sa maison. Le peuple les a vus partir avec indifférence. Vous êtes le vrai maître.

ÉLÉONORE, à part.

Une rivale!...

D'ALBERT.

Madame la maréchale semble ne pas m'écouter.

ÉLÉONORE, gracieusement, en se levant.

Vous vous trompez, monsieur, je me souviens de toutes vos paroles. (Avec indifférence.) Vous parliez tout à l'heure d'une jeune fille, que vouliez-vous dire?...

D'ALBERT.

C'est une histoire qui touche à une dame de mes amies, à madame la présidente Lejay, par exemple; je prends ce nom comme un autre. Je lui disais: Madame, vous aimez et vous me le cachez. Elle ne me répondit pas. Je suis obstiné de ma nature; je continuai: Vous êtes jalouse, et je connais votre rivale.

Digitized by Google

Elle tressaillit... comme vous en ce moment. Ah! la jalousie! j'ai senti une fois cette vipère en moi; j'ai passé des nuits sans sommeil, déchiré par sa dent invisible, brûlé par le poison de son souffle... c'est une terrible chose que la jalousie... On se dit : Je suis fort, un homme ou une femme passe, et l'on se met à rugir comme un lion ou à pleurer comme un enfant.

ÉLÉONORE, à part.

Oh!...

D'ALBERT, continuant.

On se croit guéri, et une nuit, par une tiède soirée d'été, on voit passer deux ombres, on les reconnait, on les suit, et on les entend rire de vos larmes et railler votre désespoir dans un baiser. La vipère devient hydre, et l'hydre aux cent têtes vous dévore, vous torture, vous tue!...

ÉLÉONORE, lui saisissant le bras.

Le nom de cette femme?...

D'ALBERT.

La rivale de la présidente?...

ÉLÉONORE.

Non, la mienne! la mienne! son nom, monsieur, son nom!..

D'ALBERT.

Vous voyez bien que je suis bon à quelque chose. Vous croirez à mon dévouement, maintenant.

ÉLÉONORE.

Oui, je vous crois.

D'ALBERT.

Elle sort d'ici.

ÉLÉONORE.

Béatrice!

D'ALBERT.

Elle était à mon bras tout à l'heure.

ÉLÉONORE.

Béatrice!

D'ALBERT.

Je vous ai dit qu'elle avait dix-huit ans et de beaux yeux. Jugez...

ÉLÉONORE.

Non, je ne vous crois pas!...

D'ALBERT.

Vous avez raison, on ne doit se fier qu'à ses yeux, on ne doit croire qu'à ses oreilles. Quand voulez-vous entendre et voir, madame? je serai votre guide.

ÉLÉONORE.

Non, vous dis-je! vous voulez me torturer, voilà tout!... Vous êtes mon ennemi, d'ailleurs.

D'ALBERT.

Votre ennemi? Dites que vous me repoussez comme ami, vous direz peut-être vrai; je n'ai jamais pu vous convaincre de mon attachement. Je suis l'homme qui vous a le plus aimée, pourtant, et qui vous aime le plus encore.

ÉLÉONORE.

Je vous crois. Ainsi, je reverrai cette femme?

D'ALBERT.

Vous la reverrez.

ÉLÉONORE.

Je les entendrai?

D'ALBERT.

Vous les entendrez.

ÉLÉONORE.

Tenez, monsieur, je vous dois ma première heure de joie!... Ah! malheur à eux, malheur!

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, THÉMINES.

THÉMINES, entrant, bas à Éléonore.

Monsieur de Condé est à la Bastille.

ÉLÉONORE.

Bien! bien! (Bas à d'Albert.) Je veux des preuves irrécusables, entendez-vous?

D'ALBERT.

Je peux vous les donner sur-le-champ.

ÉLÉONORE.

Les affaires du roi me retiennent encore au Louvre, mais...

D'ALBERT.

Demain il serait peut-être trop tard.

ÉLÉONORE.

Et pourquoi cela?

D'ALBERT.

Parce que dans une heure, Gaston de la Force aura quitté Paris; parce que dans une heure, il aura conduit à l'autel Béatrice de Tours, sa femme.

ÉLÉONORE.

Sa femme! alors venez! (A Thémines.) Attendez-moi, Thémines, je reviens!

THÉMINES, bas à Éléonore.

Méfiez-vous de cet homme, madame; j'ai fait arrêter le courrier d'Espagne, comme vous me l'aviez ordonné, il était porteur de dépêches qui compromettent le capitaine général.

ÉLÉONORE.

Où sont-elles?...

THÉMINES, lui donnant un papier.

Les voilà.

D'ALBERT, à part.

Ce brave Thémines!...

ÉLÉONORE, après avoir jeté les yeux sur les dépêches, à d'Albert.

Venez.

D'ALBERT, à part.

Avec les passions on va loin, madame.

THÉMINES, le suivant des yeux.

Cet homme est le mauvais génie de la France.

(Il se range pour laisser passer Éléonore, et la suit.)

ACTE III

CHEZ RAYMOND DE TOURS.

SCÈNE PREMIÈRE.

RAYMOND, BÉATRICE, MARGUERITE.

(Raymond est assis devant une table et consulte des papiers. Béatrice est en toilette de mariée; Marguerite arrange sa coiffure.)

RAYMOND, se parlant.

La conjonction des astres est bienfaisante. Le mariage peut s'accomplir. (Regardant Béatrice, à part.) Oh! qu'elle soit heureuse, la chère enfant!

BÉATRICE, allant à Raymond.

Comment me trouvez-vous?

RAYMOND, la faisant asseoir sur ses genoux.

Très-belle!

BÉATRICE, souriant.

Ah! dame! un jour de mariage!...

MARGUERITE.

On n'a pas besoin d'avoir ta beauté pour tourner la tête à un mari. Dans ma jeunesse, mignonne, je serais allée au bout du monde, à Bordeaux, à Toulouse, qu'on m'y aurait suivie.

RAYMOND, à Béatrice.

Tu penseras un peu au vieux Raymond?

BÉATRICE.

Toujours, toujours... Mais nous vivrons près de toi... à moins que tu ne veuilles plus de nous et que tu nous chasses.

RAYMOND, l'embrassant.

Ma fille!... (A part, en se levant.) Je n'aurai jamais le courage de lui dire le secret de sa naissance. C'est de l'égoïsme, soit; un crime, je le veux bien; mais ne plus l'entendre appeler ma fille... mais ne plus l'entendre me dire : Mon père... non, non, jamais! (A Béatrice en lui prenant la main.) Connais-tu beaucoup d'enfants qui soient aimés d'une tendresse plus vive que celle que je te porte, ma fille?

BÉATRICE.

Non, non, mon père!

RAYMOND.

Et si Dieu t'avait laissé le choix de ton père, aurais-tu cherché un cœur plus dévoué et plus tendre, aurais-tu choisi un autre que le vieux Raymond?...

BÉATRICE.

Tu as eu pour moi la tendresse pieuse d'une mère, la sollicitude et le dévouement d'un père... non, non!

RAYMOND, l'embrassant.

Merci! (Se retournant.) Qui vient là?...

PIERRE, entrant.

C'est moi, maître Raymond, c'est moi... Un envoyé de la reine-mère... on vous demande au Louvre.

RAYMOND.

J'y vais. (A Béatrice, en l'embrassant.) Achève ta toilette. (A Pierre.) Où est-il cet envoyé?...

PIERRE.

Il est là. (A part.) Et d'un!

(Ils sortent.)

SCÈNE II.

BÉATRICE, MARGUERITE.

BÉATRICE, s'asseyant.

Il me semble que Gaston aurait dû être de retour.

MARGUERITE, achevant de coiffer Béatrice.

Il est allé dire bonjour à monsieur de Condé, à la Bastille... il a bien fait; mais son bonjour est long, c'est vrai.

BÉATRICE.

C'est notre impatience de le voir qui allonge le temps. J'ai

Digitized by Google

peine à m'accoutumer à mon bonheur. (On entend frapper.) On frappe, Marguerite.

MARGUERITE, appelant.

Pierre... (A Béatrice.) Madame de la Force! vas-tu être fière? (Appelant.) Pierre!

PIERRE, entrant.

Voilà!

MARGUERITE.

On frappe, va ouvrir.

PIERRE, à part.

Monsieur le capitaine général sera content de moi.

(Il sort.)

MARGUERITE, à Béatrice.

Maître Raymond a passé la nuit à consulter les astres.

BÉATRICE.

Il a si peur que je ne sois pas heureuse!

MARGUERITE.

Dame!... le bonheur, n'en a pas qui veut. (La regardant.) Tu es charmante.

(Pierre revient.)

SCÈNE III.

LES MÊMES, PIERRE.

MARGUERITE, à Pierre.

Eh bien?

PIERRE.

Eh bien! madame Marguerite, ce n'est pas une trop bonne nouvelle qu'on vous apporte...

MARGUERITE.

A moi?... Mon Dieu, qu'y a-t-il?...

PIERRE.

Votre fille...

MARGUERITE.

Elle est peut-être malade?

PIERRE.

Justement... Elle vous fait demander, elle s'est mise au lit ce matin.

MARGUERITE.

Ce matin... et l'on a attendu jusqu'à ce moment pour m'avertir? (A Béatrice.) Comprends-tu cela?

BÉATRICE.

Ce ne sera rien, sans doute... la pauvre petite veut que vous la tranquillisiez, voilà tout; allons, courez vite l'embrasser et revenez!

MARGUERITE.

Tu le veux bien?

BÉATRICE.

Si je le veux?... il est si doux d'avoir une mère et de l'avoir près de soi, quand on souffre! (Elle la conduit jusqu'à la porte. Marguerite sort.) A bientôt.

PIERRE, à part.

Et de deux... je n'aurai pas volé leur argent.

SCÈNE IV.

BÉATRICE, PIERRE.

BÉATRICE, s'asseyant avec mélancolie, à part.

Qu'il faut peu de chose pour passer de la joie à la tristesse!... J'étais si gaie il y a un moment; mon père et Gaston étaient là, il est vrai. Cette maison me souriait doucement, et j'ai presque envie de pleurer maintenant: Marguerite aux Carmélites, mon père au Louvre, et Gaston qui ne revient pas... tous les trois à la même heure! J'ai presque peur dans cette maison qui m'a vue grandir et qui a bercé mon enfance! (Seule.) Ah! Pierre, que faites-vous?... pourquoi ce signal? que signifie?...

(Pierre s'éclipse.)

SCÈNE V.

ÉLÉONORE, BÉATRICE.

ÉLÉONORE.

Je vais vous le dire.

BÉATRICE.

La maréchale!

ÉLÉONORE.

Non, Éléonore Galigaï, votre rivale...

BÉATRICE.

Mon Dieu!

ÉLÉONORE.

Nous sommes bien seules... (Riant.) Gaston est à la Bastille près de monsieur de Condé... Raymond est retenu au Louvre par mon ordre... Marguerite est aux Carmélites!... Ah! les gardiens bien avisés que vous aviez là! Vous ne m'attendiez pas, n'est-il pas vrai?

BÉATRICE, froidement.

Je l'avoue... la place de la maréchale d'Ancre devrait être au Louvre, près de son fils, ou dans sa maison de Lésigny, près de son mari.

ÉLÉONORE.

Ne faites pas l'innocente, vous m'avez comprise...

BÉATRICE.

Je vous comprends, puisque vous le voulez; mais je suis la fiancée de Gaston. Dans une heure je serai sa femme.

ÉLÉONORE, s'asseyant.

Ecoutez-moi... Vous avez séduit Gaston, séduit par votre beauté, je le veux bien, mais aussi par vos maléfices... et c'est un crime!

BÉATRICE.

Mon crime est dans mon amour.

ÉLÉONORE.

Votre père est sorcier, ma belle... Il vend des philtres sympathiques, à qui en veut, et comme on veut... et, certes, pour transformer un gentilhomme en amant, et un amant en mari, il n'a pas dû négliger sa science, ni repousser Satan... C'est encore un crime!...

BÉATRICE.

Mon père est un honnête homme!

ÉLÉONORE, se levant.

Votre mariage ne s'accomplira pas!... (La regardant en face.) M'entendez vous?

BÉATRICE.

Des menaces?...

ÉLÉONORE.

Un marché, si vous aimez mieux. Le roi est instruit du crime de Gaston; il sera condamné...

BÉATRICE.

Lui!

ÉLÉONORE.

Condamné dans une heure, si on ne le sauve...

BÉATRICE.

Ah! vous le sauverez, madame, vous le sauverez!

ÉLÉONORE.

Vous pouvez conjurer le sort qui l'attend.

BÉATRICE.

Moi?

ÉLÉONORE.

Vous!... Je vous ai choisi un mari, un homme sûr et dévoué: il se nomme Petrucci. Il part dans deux heures pour l'Italie! Je vous donne une dot de dix mille pistoles, et une petite campagne en Toscane... Vous partirez, et Gaston vivra.

BÉATRICE.

Je suis résolue à tout pour le sauver! je partirai, mais seule!

ÉLÉONORE.

Ce serait une espérance, il vous suivrait!

BÉATRICE.

Alors, je reste.

ÉLÉONORE.

Et vous le condamnez?

BÉATRICE.

Je veux bien donner ma vie pour lui; mon bonheur, mon âme et mon salut pour lui; mais le trahir, mais manquer à son cœur et à mes serments... ah! madame!...

ÉLÉONORE.

Tu crois peut-être que sa mort suffirait pour ma vengeance?... Insensée!... mais c'est une vie de douleur que je lui garde, une vie torturée, une vie d'agonie et qui ne sera qu'une longue mort.

BÉATRICE.

Eh bien!... non, je ne vous crois pas; vous l'aimez, vous pardonnerez!

ÉLÉONORE.

Il me demandera grâce à son tour, et je serai sans miséricorde pour lui, comme il a été sans pitié pour moi!...

BÉATRICE.

Je ne vous crois pas; vous l'aimez, vous ne le tuerez pas!...

ÉLÉONORE.

Regarde-moi donc, et répète ce que tu viens de dire, si tu l'oses!...

BÉATRICE.

Vos regards mentent, votre bouche ment... vous l'aimez... vous ne le tuerez pas!... vous ne le tuerez pas!

ÉLÉONORE.

Mais, tu le verrais donc heureux dans les bras d'une autre sans le haïr, toi?...

BÉATRICE.

Je l'aime pour son bonheur!

LÉONORE.

Sans te venger?

BÉATRICE, avec exaltation.

Je l'aime!... Il me dirait: Mon bonheur est loin de toi, — je

Digitized by Google

lui répondrais : Va ! — Ta présence m'irrite ! — je lui dirais : Fuis-moi ! — Ta vie me gêne, — je lui dirais : Tue-moi ! — Mais, il me dirait : Je suis condamné, je vais mourir, arrache ton amour de ton cœur, et donne ton âme à un autre pour me sauver... je lui dirais : Meurs! meurs ! et je mourrais avec lui, voilà tout!...

ÉLÉONORE.

J'obtiendrai par la force ce que je n'ai pas obtenu par la prière!...

BÉATRICE.

Que voulez-vous dire?

ÉLÉONORE.

Des hommes à moi sont là...

BÉATRICE, tressaillant.

Vous en voulez à ma vie, maintenant?

ÉLÉONORE.

Non... vous disparaîtrez, voilà tout!

BÉATRICE.

Mais c'est horrible et lâche ce que vous faites là!

ÉLÉONORE.

Partirez-vous?

BÉATRICE.

Gaston a compté sur moi, je ne le trahirai pas!...

ÉLÉONORE, menaçante.

Je suis une de ces femmes qui vont jusqu'au bout, une fois qu'elles ont engagé le pied dans une voie quelconque... Prenez garde! Oh! prenez garde!...

BÉATRICE.

Tenez, madame... (Elle lui montre un flacon.) Une goutte de cette liqueur, et vos piéges m'eussent-ils enveloppée de la tête aux pieds, une seule goutte, et je vous échappe et je suis libre.

ÉLÉONORE.

On prend les hommes avec ces sottises-là...

BÉATRICE.

Madame!...

ÉLÉONORE, furieuse.

J'attends!...

BÉATRICE, ouvrant le flacon.

Madame... ma mort retombera sur vous.

(Elle va pour boire.)

ÉLÉONORE, lui retenant la main.

Ah! Elle se serait tuée pourtant!... (A part.) Oh! que se passe-t-il en moi? quelle voix secrète me domine? quelle terreur mystérieuse me saisit?... C'est ma rivale, et je ne puis pas la haïr comme je veux!... (Ecoutant.) C'est Gaston!

BÉATRICE.

Lui!

ÉLÉONORE.

Je peux encore le sauver; mais entre là, je veux que tu connaisses l'homme à qui tu vas confier ta vie... c'est peut-être ton bonheur que je poursuis en cherchant le mien... va!... va!...

BÉATRICE.

J'ai foi en lui, madame!

ÉLÉONORE.

Tu me répondras quand tu l'auras jugé.

BÉATRICE, à part.

Que vais-je apprendre, mon Dieu?

(Elle entre dans le cabinet.)

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, GASTON.

(Gaston fait placer une corbeille par deux valets, et leur fait signe de sortir.)

GASTON, sans voir Eléonore.

Oh! Béatrice, Béatrice!... ces perles feront bien dans ses cheveux... cette couronne, surtout!...

ÉLÉONORE.

N'est-ce pas, Gaston?...

GASTON.

La maréchale!...

ÉLÉONORE, souriant.

Ma présence vous surprend, vous inquiète? Ce que c'est que de ne pas avoir la conscience en paix! Mais rassurez-vous, j'attends maître Raymond, il est à l'église voisine avec sa fille... Vous vous mariez, à ce qu'il paraît?

GASTON.

Oui, madame.

ÉLÉONORE, effeuillant involontairement la couronne.

J'approuve votre choix. Je demanderai à maître Raymond notre horoscope; je veux savoir si vous serez heureux... voilà pourquoi j'attends, mon gentilhomme, et pourquoi je suis ici.

GASTON.

Mais, madame...

ÉLÉONORE.

Ah! vous vous mariez! vous croyez pouvoir vous plier au joug austère du ménage et vous accommoder d'un bonheur prévu, convenu, réglé, compassé... de cette vie, enfin, où chaque jour amène son uniformité et son ennui, et chaque heure son sacrifice? Allons, soyez franc, monsieur de la Force: le serment que vous ferez devant un prêtre ne sera pas plus sérieux que votre parole donnée à une femme. Vous rirez de l'église, vous rirez de Dieu, et les liens sacrés de l'hymen seront aussi vite déliés que vos caprices d'amour.

GASTON.

J'aime Béatrice.

ÉLÉONORE.

Qui en doute?... moi, peut-être, que vous avez aimée par calcul!... oh! ne m'ôtez pas cette illusion. Vous vous êtes laissé protéger par moi; vous m'avez laissé croire à votre amour; vous avez surpris mon cœur, ma tendresse, et vous avez grandi, et vous vous êtes enrichi, et vous avez pris au Louvre une place que mon dévouement seul vous gardait; puis, vos ailes poussées, vous vous êtes envolé, et vous m'avez dédaignée, insultée, méprisée... plus encore, vous m'avez trahie!... je suis impitoyable, n'est-ce pas?

GASTON.

Tout homme qui prend la main d'une femme pour appui doit s'attendre à en être souffleté un jour. Je viens d'envoyer ma démission de capitaine aux gardes. C'est un homme nouveau qui vous parle. J'ai pu être le plus fou dans vos folies, le plus débauché dans vos débauches; mais mon cœur m'appartenait encore: Béatrice me l'a demandé, je le lui ai donné; je me suis relevé à sa vertu, je me suis purifié à son amour!...

ÉLÉONORE.

Un homme nouveau?... toi?... nouveau masque, voilà tout!... Mais, qui donc n'as-tu pas trahi?... Blanche de Beaumont est là pour t'accuser... madame de Chaumes est là pour te convaincre... les as-tu assez aimées, celles-là?... Blanche s'est ensevelie dans un couvent, le jour où tu l'as repoussée... madame de Chaumes a trouvé l'oubli de tes trahisons dans la folie, et elle est morte en te maudissant!...

GASTON, menaçant.

Madame!...

ÉLÉONORE.

Oh! je te connais, moi : fanfaron et vantard, voilà pour l'esprit; égoïste et cruel, voilà pour le cœur! Tes serments, mensonges!... tes amours, vanités!... Dans la femme que tu aimes, c'est toi que tu adores... Oh! l'honnête homme, en effet!... mais, tu t'es mêlé à tout: aux bohémiens de la cour des Miracles comme aux bateleurs de la place Maubert... tu as voulu tout connaître, même l'assassinat; car c'était un assassinat que la mort de ce gentilhomme du Dauphiné que tu as tué une nuit, après avoir dispersé le guet!...

GASTON, portant la main à son poignard.

Ah! taisez-vous!... taisez-vous!...

ÉLÉONORE.

Voilà ce que tu es, Gaston de la Force! et maintenant, je défie ta fiancée, qui nous écoute, d'oser mettre sa main virginale dans ta main félone et tachée de sang!

GASTON.

Malheureuse!

ÉLÉONORE, montrant Béatrice sur le seuil de la porte.

Regarde!

GASTON.

Béatrice!

SCÈNE VII.

LES MÊMES, BÉATRICE.

BÉATRICE.

Gaston, votre main...

ÉLÉONORE.

Que dit-elle?

BÉATRICE.

Le prêtre nous attend... venez!

ÉLÉONORE.

Mais...

BÉATRICE.

Je crois à son repentir, moi. (Ils s'éloignent.) Venez!

ÉLÉONORE, avec explosion.

Monsieur de la Force, votre épée.

(Gaston et Béatrice s'arrêtent. Elle fait un signal, trois hommes entrent, l'un d'eux porte un manteau. Gaston remet son épée à un homme d'armes.)

GASTON.

La voilà!

BÉATRICE, se jetant aux genoux d'Éléonore.

Ah! grâce! madame, grâce!

ÉLÉONORE.

Crois-tu à ma vengeance maintenant?

Digitized by Google

BÉATRICE.

Grâce ! grâce !

GASTON, la relevant.

Relevez-vous, Béatrice ! un homme doit savoir mourir... relevez... relevez-vous ! (Embrassant Béatrice.) Adieu !

(Deux des hommes l'emmènent ; le troisième reste dans le fond, immobile et les bras croisés, enveloppé dans son manteau.)

SCÈNE VIII.

ÉLÉONORE, BÉATRICE, D'ALBERT, dans le fond.

BÉATRICE, cachant sa tête dans ses mains.

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

ÉLÉONORE, froidement.

Je te donne une heure pour le sauver. (Avec hauteur.) Une heure !

(Elle sort.)

SCÈNE IX.

BÉATRICE, D'ALBERT.

BÉATRICE, s'asseyant désespérée.

Mon Dieu !... mon Dieu !... mon Dieu !...

D'ALBERT, s'avançant vers Béatrice.

Pauvre enfant !

BÉATRICE, relevant la tête, allant à d'Albert.

Ah ! vous me plaignez, vous ?

D'ALBERT.

Oui, je vous plains.

BÉATRICE.

Mais la vie de Gaston est vraiment en danger, monsieur !

D'ALBERT.

La maréchale ose tout.

BÉATRICE.

Elle oserait le livrer au roi ?

D'ALBERT.

Elle ose tout.

BÉATRICE.

Et elle verrait tomber sous la hache cette noble et belle tête qu'elle a aimée ?

D'ALBERT.

Elle n'a rien à risquer, elle a déjà vendu son âme à Satan.

BÉATRICE.

Et il ne surgira pas un vengeur ! un homme contre cette femme... un chasseur de loups qui débarrasse la France de la louve florentine !

D'ALBERT.

Qui sait ?

BÉATRICE, prenant la main de d'Albert.

Mon Dieu ! pour sauver Gaston, je me résignerais à tout.

D'ALBERT, la retenant.

Même à la vengeance ?

BÉATRICE.

La vengeance !... oh ! à la vengeance surtout !

D'ALBERT.

Écoutez... votre père vous a remis hier, devant moi, un paquet scellé, portant une croix rouge sur son enveloppe.

BÉATRICE.

Oui !... eh bien ?

D'ALBERT.

Ce paquet contient trois lettres.

BÉATRICE.

Je l'ignore.

D'ALBERT.

L'une de ces lettres constate la naissance criminelle d'une enfant née à Florence, en 1599.

BÉATRICE.

Un crime de la maréchale, peut-être ?...

D'ALBERT.

La seconde est un arrêt de mort... c'est la mère qui condamne sa fille... c'est la maîtresse qui tue son amant.

BÉATRICE.

La maréchale ! la maréchale !... et la troisième lettre ?

D'ALBERT.

C'est le récit de la mort de l'amant et la disparition de sa fille.

BÉATRICE, avec joie.

Ah ! (Elle court à un meuble, puis, s'arrêtant.) Ces lettres sont là !... mais... j'ai fait un serment, monsieur, j'ai juré à mon père de ne briser le cachet que si ma vie était menacée.

D'ALBERT.

Votre mort suivrait celle de Gaston ; en le sauvant, vous vous sauvez ! (A part.) Allez !... allez !... une heure, c'était trop, madame la maréchale.

BÉATRICE.

Ce paquet, le voilà !

D'ALBERT.

Donnez !...

BÉATRICE, sans donner le paquet.

Et ces preuves sont là, dites-vous ?

D'ALBERT, lui prenant le paquet et l'ouvrant.

Donnez, donnez ! oui, la naissance de sa fille !

BÉATRICE, avec joie.

Ah !...

D'ALBERT, de même.

Oui, l'assassinat de l'amant !

BÉATRICE, de même.

C'est bien.

D'ALBERT, de même.

Oui, oui, tout y est.

(Il s'arrête tout à coup.)

BÉATRICE.

Quoi donc ?...

D'ALBERT, se remettant.

Rien ! rien !... (A part.) A la guerre comme à la guerre !

BÉATRICE.

Vous me vengerez ?

D'ALBERT.

Oui.

BÉATRICE.

Et Gaston vivra ?

D'ALBERT.

Oui, oui...

BÉATRICE, avec un cri terrible.

A mon tour, madame la maréchale, à mon tour !

D'ALBERT, vivement.

La voilà, laissez-moi seul avec elle.

(Il cache les lettres. Éléonore entre.)

LA MARÉCHALE.

Pourquoi est-il resté ?

SCÈNE X.

LES MÊMES, ÉLÉONORE.

BÉATRICE, se contenant.

Madame, vous m'avez donné une heure pour briser les fers de Gaston, je vous donne dix minutes pour le sauver. (Menaçante.) Dix minutes, entendez-vous, dix minutes ?

(Elle sort. Éléonore la suit des yeux.)

SCENE XI.

ÉLÉONORE, D'ALBERT.

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Elle est folle, cette enfant.

D'ALBERT.

Sa folie est plus grande que vous ne croyez... elle prétend qu'une bohémienne de Florence... échappée des mains des inquisiteurs et complice d'un certain Manucci...

ÉLÉONORE, tressaillant.

Manucci ?...

D'ALBERT, continuant.

Lui a fait de terribles révélations contre vous et confié d'importants papiers qui vous touchent.

ÉLÉONORE, à part.

Juste ciel ! (Haut, se dominant.) Une bohémienne... des révélations ?... de basses, de lâches calomnies... Et que peuvent contenir ces papiers, le savez-vous ?...

D'ALBERT.

Ce sont des contes de l'autre monde.

ÉLÉONORE.

J'aime le merveilleux... voyons ?

D'ALBERT.

On parle d'intrigue d'amour ; de fille disparue et d'amant égorgé... des choses absurdes, voyez-vous.

ÉLÉONORE, à part.

Mon Dieu !

D'ALBERT.

Mais tout absurdes qu'elles soient, le scandale peut y trouver un aliment dangereux. Le maréchal, lui-même, ne serait peut-être pas fâché de prendre la balle au bond. Tenez... vous n'ignorez pas ses projets d'alliance avec mademoiselle de Vendôme. Il est bien entendu qu'un prétexte de divorce serait trouvé, et que vous seriez reléguée dans votre maison de Lésigny, en Brie, tandis que monsieur d'Ancre, l'heureux époux de mademoiselle de Vendôme, prendrait le titre du duc d'Alençon et étalerait son bonheur aux yeux de Paris étonné. Je sais la difficulté d'un pareil projet ; je sais toute votre puissance sur la reine-mère ; je sais que monsieur d'Ancre n'existe que par vous, mais, secondé par cette bohémienne et appuyé par ces lettres, il peut beaucoup.

Digitized by Google

ÉLÉONORE.

Et vous les avez lues ces lettres?

D'ALBERT, avec indifférence.

Mon Dieu, non.

ÉLÉONORE, à part.

Il les a lues! (Haut.) Vous les avez peut-être?

D'ALBERT.

Qu'en ferais-je?

ÉLÉONORE, à part.

Il les a! (Haut.) Vous n'êtes vraiment pas curieux.

D'ALBERT.

Je peux les avoir, si vous y tenez.

ÉLÉONORE, s'efforçant de plaisanter.

Y tenir?... moi?... Eh bien! oui, j'y tiens, je l'avoue, je serais curieuse de voir jusqu'où peut aller le mensonge.

D'ALBERT, souriant.

Le mensonge!... le mensonge!...

ÉLÉONORE.

Vous allez peut-être donner raison à mes ennemis?

D'ALBERT.

Dieu m'en garde! mais il y a un fait certain, c'est l'alliance projetée entre monseigneur d'Ancre et mademoiselle de Vendôme?

ÉLÉONORE, à part.

Il ment! (Haut.) Monsieur d'Ancre reconnaîtrait par tant d'ingratitude, mon dévouement à sa fortune?

D'ALBERT.

Que voulez-vous?

ÉLÉONORE.

Vous l'avez toujours traité en ennemi.

D'ALBERT.

Ne vous ai-je pas toujours aimée. Or, le futur mari de mademoiselle de Vendôme m'irrite doublement... son sans façon envers vous me révolte... je le hais enfin de tout l'amour que je vous ai porté et que je vous porte.

ÉLÉONORE, à part.

Quel est son but?

D'ALBERT.

Je ne puis faire un pas, d'ailleurs, ni tendre la main sans me heurter à sa vanité... On me harcèle jusque dans le poste modeste que j'occupe. Je veux briser ce réseau de fer qui m'enveloppe... Le voulez-vous aussi?..

ÉLÉONORE.

Je crois que vous me proposez la mort de mon mari?

D'ALBERT.

Je parle du fiancé de mademoiselle de Vendôme.

ÉLÉONORE, à part.

Et il a osé s'adresser à moi pour un pareil crime!

D'ALBERT.

Je veux bien partager le pouvoir avec vous... mais...

ÉLÉONORE, à part.

Il y est donc bien résolu!

D'ALBERT.

Eh bien?

ÉLÉONORE, à part.

Il faut en finir avec cet homme!... (Haut.) Vous avez la preuve de sa trahison?

D'ALBERT.

Je l'aurai.

ÉLÉONORE.

Et avec elle, ces lettres?...

D'ALBERT.

Qui flétrissent votre passé... oui!...

ÉLÉONORE.

Expliquez-vous!

D'ALBERT.

Le maréchal doit venir secrètement cette nuit à Paris pour se rendre chez la reine-mère... il passera dans vos galeries à minuit.

ÉLÉONORE.

Eh bien?

D'ALBERT,

Eh bien! à minuit, cinq ou six hommes résolus... peuvent se trouver, par hasard, sur son passage... et...

ÉLÉONORE, à part.

Le misérable!

D'ALBERT.

Mes appartements sont en face des vôtres; une lumière brillera à votre fenêtre... Vous l'éteindrez pour m'avertir, quand tout sera terminé.

ÉLÉONORE.

Vous le voulez!

D'ALBERT.

La lumière éteinte, ne l'oubliez pas...

ÉLÉONORE.

C'est bien...

D'ALBERT.

N'oubliez pas non plus mes dépêches à l'ambassadeur d'Espagne; je vous rendrai vos lettres en échange.

ÉLÉONORE.

Vos dépêches?

D'ALBERT.

Celles que Thémines vous a données tantôt. Eh! pardieu! madame, j'ai de bons yeux. Maintenant que je sais que vous faites dévaliser les courriers, je prendrai mes précautions.

ÉLÉONORE.

Vous avez raison, nous devons jouer cartes sur table... Voici la clef.

D'ALBERT, prenant la clef.

Vous êtes charmante! je veillerai à tout, je choisirai nos gens et les aposterai moi-même.

ÉLÉONORE, vivement.

Non, je me charge de ce soin, j'ai des hommes dévoués.

D'ALBERT, à part.

Rizzi! Ah! bien!...

ÉLÉONORE, à part.

Malheur à vous! seigneur d'Albert! (Elle sort.) A minuit!...

D'ALBERT.

A minuit... (A part.) Allons! mon fidèle Rizzi, à l'œuvre!

PIERRE, s'avançant.

Monseigneur est-il content?

D'ALBERT.

Parbleu! oui, maraud!... et je veux que tu le sois aussi.

(Il lui donne sa bourse et sort.)

ACTE IV.

APPARTEMENTS DE LA MARÉCHALE D'ANCRE AU LOUVRE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉLÉONORE, RIZZI, UN MESSAGER.

(Éléonore est assise près d'une table chargée de papiers. Le Messager est debout auprès d'elle. Rizzi, immobile au fond, les observe.)

DE MESSAGER, bas à Éléonore.

Je suis parti à franc étrier; j'ai rejoint le maréchal à vingt-cinq lieues de Paris... mon message est rempli.

ÉLÉONORE.

L'escorte du maréchal?

LE MESSAGER.

Est nombreuse. Monseigneur d'Ancre sera au Louvre à onze heures.

ÉLÉONORE.

Parle moins haut... A onze heures?... est-ce possible?...

LE MESSAGER.

Oui, madame, en se hâtant. Le maréchal a senti la gravité de vos recommandations... celle surtout de n'entrer au palais que par la petite porte.

ÉLÉONORE, à part.

Onze heures, au lieu de minuit... D'Albert peut venir.

(Elle s'assied et signe successivement plusieurs papiers.)

RIZZI, à part.

Ce messager!... l'air satisfait de la maréchale!... Est-ce qu'elle voudrait jouer à monsieur d'Albert un tour à l'italienne?

ÉLÉONORE, remettant des papiers au Messager.

Au capitaine d'Avranches, commandant des Brabançons. Il se mettra en marche forcée vers Paris. (Lui remettant un deuxième message.) Pour le commandant des gardes italiennes. Lui et sa troupe viendront à l'heure indiquée occuper les abords du Louvre. (Lui remettant un troisième message.) A Bertrand Montluc, grand écuyer de la reine-mère. Pour réponse, il m'enverra l'avis que l'Arsenal est entre ses mains... Allez.

SCÈNE II.

ÉLÉONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Les deux courriers sont-ils partis?

RIZZI.

Oui, madame; mais ne sachant rien de ce qui se passe moi-même, il m'a été impossible de leur donner des renseignements précis.

ÉLÉONORE.

Et depuis quand s'avise-t-on de me demander plus que je ne veux dire?... Mes ordres sont-ils exécutés?

RIZZI.

J'ai choisi les hommes que madame la maréchale a indiqués, des hommes éprouvés et déterminés.

Digitized by Google

ÉLÉONORE.

Savent-ils la récompense qui les attend, s'ils me trahissent?

RIZZI.

Le gibet... Mais je réponds qu'aucun d'eux n'a envie d'y monter.

ÉLÉONORE.

Ils seront prêts à temps?

RIZZI.

Ils sont là, dans la petite pièce attenante au corridor; ils chassent l'impatience avec quelques flacons de malvoisie.

ÉLÉONORE.

As-tu fait porter les cierges et l'offrande?

RIZZI.

Oui, à l'autel de la Vierge.

ÉLÉONORE.

Dieu de miséricorde, quelle nuit!... (Haut, fixant Rizzi.) Tu n'as pas oublié de dire et de répéter à tes hommes ce qu'ils ont à faire?... ils l'ont bien compris?...

RIZZI.

Ils attendent le signal; le flambeau éteint, et le premier individu qui traverse le corridor...

ÉLÉONORE, vivement.

Après le signal donné, ne l'oublie pas!

RIZZI.

Après le signal donné. (A part.) Est-ce qu'elle attend quelqu'un?... (Haut.) Cet homme ne reviendra plus sur ses pas... Ils sont très-accommodants, ils n'ont même pas demandé de lumière; l'ombre leur sourit davantage.

ÉLÉONORE, à part.

Ah! seigneur d'Albert, vous avez longtemps provoqué la tempête; elle arrive, mais elle vous apporte la foudre!... (Haut.) L'as-tu vu?

RIZZI.

Qui cela, madame?

ÉLÉONORE.

Le capitaine général?

RIZZI, troublé.

Non... oui... oui... je l'ai entrevu... Son antichambre était remplie de gardes et de pages comme à l'ordinaire, pas plus... On l'apercevait seul dans son salon jouant avec ses deux lévriers et riant à gorge déployée.

ÉLÉONORE.

Il ne se doute de rien!... Ah!... si nous pouvions être à demain!... (Examinant les dépêches éparpillées sur la table.) Enfin! les Brabançons arriveront à temps. J'ai eu raison de leur expédier mes ordres cette nuit. (Avec ironie. Si je m'étais liée à d'Ancre!... Ah! il ne pense qu'à sa personne, lui... Tout entier à sa vanité et à ses amours, il ne se doute même pas de ce qui se passe dans sa province. (Après un instant de réflexion.) L'amour!... Est-ce le mépris de Gaston ou ma fortune menacée qui a fait taire mon cœur?... Je l'ignore... mais mon ambition seule est debout!... Allons... la révolte de Péronne! tant mieux!... Le ciel nous envoie ce moyen. Monseigneur le maréchal ne verra qu'un côté de la vérité, et sera plus facile à éloigner... Tant mieux!

(On entend frapper à la petite porte de droite.)

RIZZI, à Éléonore, avec étonnement.

On frappe de ce côté, madame.

ÉLÉONORE.

Ouvrez.

RIZZI, à part.

Le maréchal!... Qu'est-ce que cela veut dire?...

(Il va ouvrir et recule devant le maréchal qui entre.)

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENTS, LE MARÉCHAL.

LE MARÉCHAL, saluant Éléonore et lui baisant la main.

Vos désirs sont des ordres... Vous avez souhaité que je fusse à Paris à onze heures, me voilà.

RIZZI, à part.

Je comprends tout!... Prévenons monsieur d'Albert.

ÉLÉONORE, à part à Rizzi, qui s'éloigne sur la pointe du pied.

Ne vous éloignez pas... j'ai besoin de vous.

RIZZI, à part.

Je suis pris!... (Haut.) J'avais pensé que la présence de monsieur le maréchal... J'attendrai, madame, dans la salle basse.

ÉLÉONORE.

Non, attendez dans cette galerie-là, debout à cette porte.

RIZZI, s'inclinant.

Fobéis. (A part.) Qu'est-ce qui va se passer?...

(Il se met à son poste. Eléonore et d'Ancre sur le devant du théâtre; Rizzi dans la galerie.)

ÉLÉONORE, à d'Ancre.

Monsieur le maréchal, vous êtes en costume de fête, je crois?...

D'ANCRE.

J'ai voulu faire une surprise à mademoiselle de Vendôme, qui m'a fait l'honneur de m'inviter à son bal.

ÉLÉONORE, à part.

Mademoiselle de Vendôme!.. (Haut.) Oui, c'est vrai, elle donne un bal cette nuit.

D'ANCRE.

Vous n'y venez pas?...

ÉLÉONORE.

Non, monseigneur, non!... J'avoue que, dans ce moment, j'aimerais mieux voir votre front chargé de soucis que rayonnant de joie.

D'ANCRE.

Bah! ma police est vigilante et veille pour moi.

ÉLÉONORE.

Votre police?... Mais, vous a-t-elle averti que depuis longtemps s'ourdit contre vous une vaste conspiration? Vous a-t-elle prévenu qu'on est allé jusqu'à mettre aux voix votre mort?

D'ANCRE.

Ma mort?

ÉLÉONORE.

Vous l'ignoriez?... Eh bien, je vous l'apprends... Oui, votre mort!...

D'ANCRE.

Et qui oserait?...

ÉLÉONORE, avec ironie.

Personne, n'est-ce pas?... Mais n'a-t-on pas osé, au Louvre, en plein salon royal, arrêter Condé, un prince du sang, au moment où il sortait de chez le roi, rayonnant de joie et d'orgueil?... Et qui a osé cela?... une aventurière d'Italie, la fille du menuisier Peponelli, moi!...

D'ANCRE.

Condé ne disposait d'aucune force... Je sais que nos ennemis s'agitent, mais nous avons de quoi leur tenir tête. Nos châteaux de Caen, de Pont-de-l'Arche et de Quilleboeuf se fortifient... Péronne...

ÉLÉONORE.

Malheureux! vous vous êtes donc si bien enseveli à Lésigny, que le bruit de nos désastres n'est pas arrivé jusqu'à vous!... Mais au moment où je vous parle, le roi signe peut-être votre destitution de gouverneur de Normandie! Mais des ordres sont expédiés en province afin de paralyser les efforts de vos partisans! Mais Péronne est en révolte!... mais Longueville y est maître! mais vos troupes sont bloquées et sans secours, ne demandant qu'à déposer les armes!

D'ANCRE, étonné.

Péronne?... Impossible!...

ÉLÉONORE, lui montrant un papier.

Impossible! Lisez!... (Pendant qu'il lit.) Caen et Quilleboeuf se rendent, Pont-de-l'Arche ne soutiendra pas un long siége... Vos amis chancellent; restent vos sept mille Brabançons et Liégeois... Ceux-là sont bien payés, ils ne vous trahiront pas. Mais repartez sur-le-champ, retournez en Normandie, reprenez votre gouvernement, armez vos amis, levez une armée, c'est le dernier espoir qui nous reste pour maintenir Paris... je veux dire le roi.

D'ANCRE.

On me dessert auprès de Sa Majesté, oui, j'en conviens; mais le seul moyen peut-être d'en imposer à nos ennemis, ce serait d'obtenir le plus haut poste de ce pays et de sentir ma main sur le pommeau d'une épée de connétable. Mademoiselle de Vendôme...

ÉLÉONORE, l'interrompant.

Mademoiselle de Vendôme!... Et pour arriver à vos fins, vous ne reculerez sans doute pas devant le projet le plus insensé et le plus ingrat à la fois. Vous voulez vous attacher au roi par des liens indissolubles. Vous rêvez le divorce, une répudiation honteuse, et le mariage avec mademoiselle de Vendôme.

D'ANCRE.

Madame, quel est le téméraire qui a osé?...

ÉLÉONORE.

Oh! je sais tout!

D'ANCRE, à part, avec impatience.

Oh!... (Haut.) Vous savez tout, madame?... et vous me tenez pour un traître, un perfide, un lâche?... Mais pourquoi vous intéresser à ma vie?

ÉLÉONORE.

Parce que ma destinée est attachée à la vôtre.

D'ANCRE.

Rien de plus?

ÉLÉONORE.

N'est-ce pas assez?...

Digitized by Google

D'ANCRE.

Eh bien, j'aime mieux cela. Je disais donc que mademoiselle de Vendôme...

ÉLÉONORE.

Mademoiselle de Vendôme vous promet l'épée de connétable, monseigneur le maréchal marquis d'Ancre!... Votre fortune, c'est moi qui la soutiens, je n'ai qu'à retirer ma main pour la voir s'écrouler.

D'ANCRE.

Des menaces?...

ÉLÉONORE.

Concini, la vanité court après des hochets; la vraie puissance trouve sa satisfaction dans sa volonté et dans sa force!... Nous sommes des Italiens, ne l'oubliez pas... L'Italie est subjuguée en apparence; de fait, son génie domine le monde; et l'Italie est notre patrie à nous. Nos savants, nos penseurs, nos grands artistes, c'est autant de flambeaux sans lesquels les ténèbres envahiraient le monde. Vous et moi, Concini, nous ne faisons ni livres, ni statues, ni tableaux, mais nous sommes Italiens, et nous asservissons la France!... Notre domaine à nous, c'est l'action. Laissons donc voir à ce pays, qui ne vit jusqu'à présent que d'une existence instinctive, que nous sommes des savants en politique, de grands artistes dans l'art de gouverner les hommes. Aimons d'abord notre œuvre pour elle-même, nous verrons après.

D'ANCRE.

Je cherche la force où elle est... dans une épée!

ÉLÉONORE.

Non, cherchez-la dans le génie! le reste n'est rien!

LE PAGE, entrant, lui remettant un papier.

Le grand écuyer occupe l'arsenal.

D'ANCRE.

Vous pouvez avoir raison, madame.

ÉLÉONORE.

Cette épée de connétable que vous poursuivez, ce n'est pas mademoiselle de Vendôme qui vous la donnera, ce sera moi!...

D'ANCRE.

Eh! quoi?

ÉLÉONORE, avec câlinerie.

J'avais pensé à cette dignité, j'allais d'abord au plus pressé, je l'avoue... votre brevet de connétable est signé.

D'ANCRE.

Se pourrait-il?

ÉLÉONORE.

Je vous l'expédierai dans quelques jours... le sceau de l'État y manque.

D'ANCRE, lui prenant la main.

Éléonore! j'ai toujours été ingrat et indigne de vous!.. mais, en vérité, vous vous effrayez sans raison...

ÉLÉONORE.

Je vous ai toujours porté bonheur, croyez-moi, mon ami!... Voyons, pour toute une vie de dévouement, je ne vous ai encore rien demandé; me refuserez-vous aujourd'hui de veiller à votre sécurité?

D'ANCRE.

Il suffit, madame, je partirai.

ÉLÉONORE, appelant.

Rizzi!.. (A Rizzi qui accourt.) Vite des chevaux!... à l'instant même!.. et que personne ne s'en aperçoive au palais!

RIZZI, à part.

Diable!

D'ANCRE.

Deux valets à cheval bien armés m'attendront à la tour Saint-Jacques... Qu'on se dépêche!

ÉLÉONORE, à Rizzi.

Transmettez ces ordres au page, et ne vous éloignez pas!

RIZZI, à part.

Maudite femme!..

(Il va dans la galerie, fait un signe. Un page accourt. Il lui parle bas; le page s'éloigne.)

D'ANCRE, à Éléonore.

Etes-vous contente, madame?

ÉLÉONORE.

Non, d'Ancre, je ne serai tranquille que quand Dieu vous aura sous sa protection... Attendez.

(Elle sort.)

SCÈNE IV.

D'ANCRE, RIZZI.

RIZZI, à part.

Comment?... elle le fait partir... c'est une trahison qu'elle médite!.. Mais alors qui veut-elle faire disparaître? Si elle parvient à l'éloigner, tout est perdu... Mais que faire?.. (Frappé d'une idée.) Allons, brûlons nos vaisseaux.

D'ANCRE, à part, en souriant.

Madame d'Ancre est jalouse de mademoiselle de Vendôme, c'est évident. (Réfléchissant.) Cela explique ce retour de tendresse... Mais sa frayeur?... elle a souvent pâli en me parlant, elle!.. (A Rizzi.) Approche!... Que se passe-t-il ici? Quelle est la cause de l'inquiétude de ta maîtresse? Lui as-tu apporté de fâcheuses nouvelles?..

RIZZI, feignant l'embarras.

Non, monseigneur... rien qui pût déplaire à madame la maréchale.

D'ANCRE.

A-t-elle reçu quelque message... quelque message secret?

RIZZI, feignant l'embarras.

Non, monseigneur!..

D'ANCRE.

Voyons, je te prends sous ma protection!... tu peux parler. Madame la maréchale t'a-t-elle donné des ordres?... Tu me comprends, Rizzi, des ordres particuliers?...

RIZZI.

Un seul!

D'ANCRE.

Lequel?

RIZZI, avec hésitation.

Celui de constater l'éloignement de monseigneur.

D'ANCRE, à part.

Elle tient donc à m'éloigner?.. (Haut.) Elle attend quelqu'un, peut-être?..

RIZZI, jouant le trouble.

Je l'ignore!

D'ANCRE.

Tu mens! (A part.) Un rendez-vous!... Ah! l'homme qui a osé lever ses regards sur l'épouse de Concini... Oh! celui-là!.. (A Rizzi avec violence.) Allons, le nom de cet homme?

RIZZI, prenant la bourse avec aplomb.

Madame attend le seigneur capitaine général.

D'ANCRE.

D'Albert?... Oh! si tu me trompes!...

RIZZI.

Le capitaine général sera ici à minuit; on éteindra un flambeau pour l'avertir de l'absence de monseigneur.

D'ANCRE.

A minuit!

RIZZI, montrant le flambeau posé sur une table, près de la fenêtre.

A minuit! Voici le flambeau.

D'ANCRE.

Et tu es sans doute chargé de l'éteindre?

RIZZI.

Oui, monseigneur.

D'ANCRE.

C'est bien, tu l'éteindras. (A part.) Oui, la lumière éteinte, ma vengeance suivra le signal avec la rapidité de la foudre!.. (Haut.) A minuit?...

RIZZI, à part.

Il est pris! (Haut.) Monseigneur d'Albert arrivera par là!... madame la maréchale lui a remis la clef.

D'ANCRE, à part.

Étaler ma honte à tous les yeux, devant des valets!... Allons, je serai là. Mais ce misérable peut aussi me trahir!... Rizzi!

RIZZI.

Monseigneur...

D'ANCRE, haut, en se contenant.

J'ai voulu t'éprouver, tu t'es laissé prendre comme un sot, n'importe, voici ta récompense. (Il lui donne sa bourse.) Madame la maréchale m'avait tout dit.

RIZZI, jouant la joie.

Vraiment, monseigneur?... ah! tant mieux!... (A part.) Cet étourneau qui croit prendre au piége un vieux renard comme moi!

D'ANCRE, lui tirant l'oreille.

Tu vois des crimes partout, drôle!

RIZZI, à part.

Encore une bêtise, monsieur le maréchal; vous m'avez tiré trop fort l'oreille pour un homme qui n'est pas jaloux.

D'ANCRE.

Madame la maréchale doit parler au capitaine en mon nom. Vois si les chevaux sont prêts.

RIZZI, à part.

Il viendra. (Il va au fond, parle à un Page qui est dans la galerie et qui s'éloigne; puis il revient.) Vos ordres sont exécutés, monseigneur.

D'ANCRE.

Bien. (A part.) Vrai Dieu! je les tuerai, sans pitié ni merci!...

(Éléonore entre précipitamment.)

Digitized by Google

SCÈNE V.

D'ANCRE, ÉLÉONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à d'Ancre.

Voici, monseigneur. Ces reliques vous préserveront de tout danger, je les tiens de ma mère.

D'ANCRE, prenant le scapulaire.

Je les accepte avec reconnaissance, madame; surveillez de près la conduite de nos ennemis, surtout (il la regarde fixement) celle du capitaine général.

ÉLÉONORE, se remettant.

Je vous réponds de lui.

D'ANCRE, à part.

Elle a tressailli! (Haut.) Je sais tout le prix que vous attachez à la gloire et à l'honneur de notre maison.

ÉLÉONORE.

Bientôt vous en serez plus que jamais convaincu.

D'ANCRE, prenant son chapeau et son manteau.

Au revoir.

(Il veut sortir par la galerie.)

ÉLÉONORE, vivement.

Non, par ici. Je tiens au mystère.

D'ANCRE, à part.

Elle craint que je ne le rencontre. (Haut, en souriant.) Soit.

(Éléonore le reconduit.)

RIZZI, à part.

Il joue serré. Brave maréchal!... que d'esprit dépensé pour se jeter comme un sot dans la gueule du loup!

SCÈNE VI.

ÉLÉONORE, RIZZI.

ÉLÉONORE, à part.

Il est parti, enfin! (Ouvrant la fenêtre, puis revenant à Rizzi.) Les hommes sont bien là?

RIZZI.

Oui.

ÉLÉONORE.

Tout est tranquille?

RIZZI.

Oui... sinon des bandes d'hommes armés qui débouchent vers le palais.

ÉLÉONORE.

Ce sont nos hommes. Demain le soleil ne se lèvera que sur un seul drapeau debout, celui des Concini!

RIZZI, à part, en haussant les épaules.

Demain!... c'est souvent l'éternité, madame la maréchale.

ÉLÉONORE.

Ah! l'attente!

RIZZI, à part.

L'attente te semblerait douce si tu savais ce qu'on te prépare. (Haut.) Le signal se fera toujours par cette fenêtre?

ÉLÉONORE, absorbée.

Oui... il viendra à minuit.

RIZZI, avec terreur.

Minuit?

ÉLÉONORE, se retournant.

Quoi donc?

RIZZI, s'efforçant de sourire.

Rien, rien... Minuit, avez-vous dit?

ÉLÉONORE, avec une joie féroce.

Nous n'avons plus qu'un quart d'heure à attendre, Rizzi!

RIZZI, à part, atterré.

Minuit!... tous les deux à la même heure... et mes hommes qui n'écouteront que leur consigne!... au!...

ÉLÉONORE, l'observant.

Tu te troubles?..... je crois, tu trembles?... tu connais donc la peur?

RIZZI.

Moi?... (Se dominant.) Eh! madame, tout le monde n'a pas votre courage, je tremble pour vous.

ÉLÉONORE.

Ne tremble pas alors!... (Regardant la croisée d'en face.) Sa croisée s'éclaire, il est là, il attend!

RIZZI, à part.

Oh!

ÉLÉONORE, de même.

Son ombre passe et repasse, comme pour hâter le moment.

(Minuit sonne. Éléonore compte chaque coup avec anxiété.)

RIZZI, tremblant.

Madame!... (A part.) L'heure... Si je tuais cette femme!... d'Albert serait sauvé!

(Portant la main à sa ceinture.)

ÉLÉONORE, comptant les heures, à Rizzi.

Éteins le flambeau!

RIZZI.

Le flambeau?

ÉLÉONORE, pressant.

Allons, tu me fais pitié!

RIZZI, voulant la retenir.

Madame, arrêtez!... attendons encore!...

ÉLÉONORE.

Arrière!.... arrière!.... (Elle éteint le flambeau.) Ah!... il a répondu!... (Écoutant). Je l'entends!... je le vois!... il s'arrête... il reprend haleine!... (Elle respire.) Ah! l'air est si lourd!... Il monte!... il voulait tant monter!... Eh bien qu'il monte!... Ah! monseigneur d'Albert, gouverneur du Louvre, hier un quart du pays n'aurait pas assouvi votre ambition, demain vous vous contenterez de six pieds de terre!... on vous la fera profonde votre dernière demeure et solide... Je l'essayerai moi-même du pied!

RIZZI, à part, en tremblant.

Elle m'effraye!

ÉLÉONORE.

Entends-tu?

RIZZI.

Oui, des pas.

ÉLÉONORE.

Écoute!... écoute!...

RIZZI.

Oui, on ouvre la porte de la galerie!

ÉLÉONORE.

Écoute encore. (On entend dans la galerie du tumulte... le cliquetis des armes et le cri suprême d'un homme qu'on assassine.) Grand Dieu!...

RIZZI, à part.

Tout est fini!... Est-ce le maréchal? est-ce d'Albert?... Ah! je tremble trop... C'est d'Albert.

(Il s'affaisse et cache sa tête dans ses mains.)

ÉLÉONORE.

Quel cri il a poussé! il a bien fallu se défendre!... Ah! Il a donc connu la peur une fois dans sa vie?... Il est donc là couché dans sa défaite!... je veux le voir!

(Elle prend le flambeau et se précipite dans la galerie.)

RIZZI.

Tout réussit à cette femme!

ÉLÉONORE, pousse un cri dans la galerie, laisse tomber le flambeau, et revient pâle, épouvantée... elle a de la peine à articuler ses paroles.

Ah!... ah!...

RIZZI.

Comme elle est pâle!

ÉLÉONORE.

Mon Dieu!... Seigneur Dieu!... non, j'ai mal vu, c'est impossible!

(Éléonore s'élance vers la porte. Au moment où elle veut se précipiter dans la galerie; la porte s'ouvre; sur le seuil, apparaît d'Albert, froid, impassible.)

SCÈNE VII.

ÉLÉONORE, D'ALBERT, RIZZI.

(Par la porte qu'on vient d'entr'ouvrir, on aperçoit quelques archers avec des flambeaux.)

ÉLÉONORE recule frappée d'épouvante.

Ah!....

(Elle se laisse tomber sur une chaise.)

RIZZI, à part.

Le capitaine... allons, je prierai volontiers pour l'autre...

D'ALBERT, à Éléonore.

Vous avez réussi, madame.

ÉLÉONORE, le fixant avec égarement.

C'est bien lui!...

D'ALBERT.

Je ne me suis pas écarté d'une ligne de votre plan, la preuve est là dans cette galerie... Ah! rassurez-vous, c'est bien lui que vous avez vu. (Froidement.) Je comprends qu'un pareil événement bouleverse jusqu'à un certain point vos esprits. Quoi de plus simple pourtant? vous vouliez vous épargner la honte d'un divorce, et moi le scandale d'un procès bâti sur mes rapports avec don Inigo Cardenas... nous étions perdus; demain à la Bastille, et après-demain ma tête, à laquelle je tiens, serait tombée sous la hache... Enfin la partie est gagnée: il s'agit maintenant de ne pas gaspiller l'enjeu.

ÉLÉONORE, relevant la tête.

Qu'osez-vous dire?

D'ALBERT, désignant la galerie.

J'ose dire que notre ennemi est couché là pour ne plus se relever, et que ce sang, dût-il m'accuser, on le retrouverait répandu dans vos appartements; que les poignards, dussent-ils me convaincre, on les reconnaîtrait encore entre les mains de vos affidés, des hommes choisis et appostés par vous... j'ose

Digitized by Google

dire enfin que vous êtes ma complice, et que je vous suis dévoué, qu'avez-vous à répondre à cela?

ÉLÉONORE, abattue.

Ah! je suis perdue!

D'ALBERT.

Perdue! du tout, madame, le pouvoir est à partager; je viens, voici nos conventions, je vous en offre la moitié.

ÉLÉONORE.

Moi! partager avec vous la dépouille...

D'ALBERT.

Vous avez été la bonne étoile de Concini, vous serez la mienne, vous changerez de protégé, voilà tout... Mes dépêches, madame?

ÉLÉONORE.

Vos dépêches, oh! non. C'est ma seule arme contre vous!...

D'ALBERT, lui montrant des papiers.

Même en échange de vos lettres?

ÉLÉONORE.

Oh! ces lettres!

(Elle va pour les prendre.)

D'ALBERT, lui présentant les lettres.

Donnant donnant, madame... (Ils échangent leurs paquets; regardant les papiers.) Libre!... (Il les brûle.) Libre, madame!

ÉLÉONORE, à part.

Ah! l'horrible nuit!

D'ALBERT, d'un air solennel.

Éléonore Concini, maréchale d'Ancre, au nom de S. M. Louis XIII, je vous arrête!

(Mouvement d'Éléonore. La scène se remplit d'archers.)

ACTE V.

AU GRAND CHATELET, LA SALLE ATTENANTE A CELLE DE LA TOURNELLE.

SCÈNE PREMIÈRE.

D'ALBERT, RIZZI. D'Albert est assis.

D'ALBERT.

Tu l'as conduite toi-même dans sa prison?

RIZZI.

Oui. Des gens du peuple nous ont rencontrés, et l'ont montrée au doigt en criant: La Galigaï! la Galigaï! Vous n'avez rien à craindre de ce côté, comme vous voyez.

D'ALBERT.

Elle n'a parlé à personne?

RIZZI.

A personne. Elle est restée pendant tout le temps dans une sorte de torpeur, d'anéantissement qui ressemblait à la mort. On entrait, on sortait sans éveiller son attention; et quand on est venu la chercher pour la conduire ici, c'est à peine si elle comprenait ce qu'on lui demandait.

D'ALBERT.

Elle n'a pas même lu ces lettres?

RIZZI.

Non, elle était comme foudroyée. (Il écoute au fond, puis revient.) Cela va bien. Cette petite Béatrice est une vraie fille d'Ève; elle mord dans le mensonge comme dans la pomme. Elle accuse la maréchale avec une intrépidité... vous avez fait d'elle une furie en lui jurant que Gaston était à la Bastille et que le vieux Raymond y périrait avec lui...

D'ALBERT.

C'est bien!...

RIZZI.

Son père et son amant! C'était trop de moitié. Aussi tout cela lui a donné une énergie incroyable; elle me fait l'effet d'une tigresse à qui l'on aurait pris ses petits.

D'ALBERT.

Raymond et Gaston sont au Louvre cependant?...

RIZZI.

Oui. Enfermés séparément.

D'ALBERT, se levant.

La sentence prononcée, tu les mettras en liberté. Ah! madame la maréchale! (S'asseyant.) C'est égal, tout cela est odieux... tout cela est misérable! Je voulais l'échafaud politique, j'ai la chambre ardente: je voulais être terrible, je suis grotesque; être Borgia ou Machiavel, je suis Tristan!...

RIZZI.

Sixte-Quint avait une béquille avant d'être un grand homme!...

D'ALBERT, sans l'écouter.

Mesquin, médiocre, petit!...

RIZZI.

Monseigneur regrette le chemin que nous avons pris?...

D'ALBERT.

La vie est une lutte, tant pis pour les vaincus!... homme contre homme, c'est bien! Ce n'est pas le sang d'un homme qui me révolte, c'est de bâtir ma fortune sur le cadavre d'une femme!... Enfin!...

UN HUISSIER, annonçant.

Monsieur Gaston de la Force.

D'ALBERT, à Rizzi.

Libre?

RIZZI.

Il aura sans doute corrompu son gardien.

SCÈNE II.

LES MÊMES, GASTON.

GASTON, froidement.

Monsieur, je vous salue.

D'ALBERT, se levant.

Monsieur de la Force, Dieu vous garde.

GASTON.

Ma fiancée est ici, monsieur, où est-elle?

D'ALBERT, lui montrant la porte du tribunal.

Elle est là.

(Mouvement de Gaston vers la porte.)

RIZZI.

Oh! ne vous dérangez pas, monsieur, on ne passe pas. La Grand'chambre, la chambre de la Tournelle et celle de l'Édit sont rassemblées.

GASTON.

On ne m'avait pas trompé.

D'ALBERT.

Vous le saviez?... Je suis heureux de me rencontrer avec vos espions. Vous pouvez écouter; c'est intéressant.

(Il se rassied.)

GASTON.

Mais comment Béatrice se trouve-t-elle mêlée à tout ceci?

D'ALBERT.

Comment, monsieur? Mais le plus simplement du monde Elle était instruite de la conduite de la maréchale; elle l'a surprise dans de mystérieuses conjurations, et elle le dit. Elle savait qu'elle conspirait contre le roi, et elle le prouve.

GASTON.

Vous avez abusé de la confiance de cette enfant.

D'ALBERT.

Vous allez la compromettre, monsieur; parlez moins haut.

GASTON.

Vous avez fait de la femme qui doit porter mon nom un instrument de vengeance et de honte; vous m'avez souffleté en la touchant. Voulez-vous que je vous dise ce que je pense de vous?

D'ALBERT, se levant.

Vous devez tenir à votre tête, monsieur; je vous en dispense.

GASTON.

Ma tête?... J'ai toujours regardé la mort en face; ma tête ne s'est jamais inclinée pour la laisser passer.

D'ALBERT, froidement.

Alors, parlez; chaque insolence, un coup d'épée; parlez.

GASTON.

Dieu me pardonne, vous raillez!

D'ALBERT, même jeu.

Non, monsieur, j'additionne.

GASTON.

Vous aviez à vous venger de la maréchale, une femme! et vous avez choisi Béatrice, une enfant! pour la frapper!... Est-ce d'un homme de cœur?...

D'ALBERT, comptant.

Et d'un!...

GASTON.

Vous m'avez serré la main comme à un ami, et vous m'avez trahi, indignement trahi, misérablement trahi!... Est-ce d'un homme loyal?...

D'ALBERT.

Et de deux!

GASTON.

Monsieur, on a fait de vous le fauconnier du roi; on vous a fait capitaine des gardes, gouverneur général du Louvre; on vous fait peut-être maréchal de France en ce moment... mais, sur mon honneur, monsieur, on ne fera jamais de vous un gentilhomme!...

D'ALBERT, avec emportement.

Oh!... venez!...

GASTON.

Enfin!

(Ils vont pour sortir.)

D'ALBERT, s'arrêtant, à part.

Je suis un sot; le roi aurait tout le temps de pardonner pendant que je ferraillerais là-bas.

Digitized by Google

GASTON.

Vous hésitez, je crois?

D'ALBERT.

Non, monsieur, j'ai réfléchi. Nous nous battrons demain, si vous le permettez. A moins d'être un bâtard ou un banqueroutier, on a toujours de petites affaires à régler. (Sur un mouvement de Gaston, d'Albert fait signe à l'huissier.) Reconduisez monsieur de la Force. Vous veillerez à ce que je ne sois plus dérangé.

GASTON.

Oh! je vous devine. Vous voulez avoir le temps de consommer la ruine d'une pauvre femme et de poser vous-même sa tête sur le billot. Mais cela ne sera pas. J'irai trouver Sa Majesté, elle saura toutes vos lâchetés, monsieur, et les saura par moi; au revoir!

(Il sort.)

SCÈNE III.

RIZZI, D'ALBERT.

RIZZI.

Vous le laissez partir?

D'ALBERT.

Qu'ai-je à craindre?

RIZZI.

Le roi n'a pas votre fermeté, monseigneur.

D'ALBERT.

Le roi? le roi tiendrait à écraser d'un seul coup toute la couvée.

RIZZI.

C'est différent.

(Béatrice entre, bientôt suivie d'Éléonore et du Président.)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, BÉATRICE, ÉLÉONORE, LE PRÉSIDENT.

D'ALBERT, à Béatrice.

Eh bien?

BÉATRICE.

Condamnée.

D'ALBERT.

Condamnée!

BÉATRICE.

La mise en liberté de mon père et de Gaston?

D'ALBERT, à Rizzi.

Les prisonniers sont libres. Allez!

(Rizzi sort. En ce moment les autres entrent.)

ÉLÉONORE, à d'Albert.

Vous devez être satisfait, monsieur.

LE PRÉSIDENT, à d'Albert, lui présentant un parchemin.

Voici la sentence! vous êtes chargé de la faire exécuter.

D'ALBERT, après l'avoir regardée.

Il y manque la signature du roi, attendez, monsieur.

(Il sort.)

SCÈNE V.

BÉATRICE, ÉLÉONORE.

ÉLÉONORE.

Ma sentence!... ma sentence de mort! et vous avez pu entendre ce mot sans frémir!

BÉATRICE.

Pourquoi frémirais-je?

ÉLÉONORE.

Pourquoi?... mais parce que vous m'avez accusée de sorcellerie et de magie, et que vous mentiez!... mais parce que vous m'avez accusée d'avoir conspiré contre les jours du roi, et que vous mentiez!... mais parce que vous avez juré sur l'Evangile et devant Dieu la vérité de vos paroles, et que vous mentiez!

BÉATRICE.

Vous avez fait arrêter mon père et mon fiancé, madame; vous les aviez fait jeter à la Bastille... vous les auriez fait conduire à l'échafaud.

ÉLÉONORE.

C'est donc une vengeance?

BÉATRICE, la regardant.

Oui!...

ÉLÉONORE.

Oui!

BÉATRICE.

Une vengeance et un châtiment!... Ne cherchez pas à comprendre ce qui se passe en moi, je l'ignore moi-même. Vous m'avez transformée en m'approchant. Toutes vos violences et toutes vos haines, je les sens. Toutes vos colères, je les ai. On dirait que votre sang coule dans mes veines, et que Dieu m'a faite à votre image pour que je fusse sans pitié ni miséricorde comme vous avez été sans miséricorde ni pitié!

ÉLÉONORE, reculant épouvantée.

Ciel!...

BÉATRICE.

Vous voyez bien que c'est vous maintenant qui tremblez devant moi. Je vous le dis, je suis le châtiment que Dieu vous a réservé! Ah! vous avez jeté dans un cachot mon père et mon fiancé, deux innocents, et vous avez cru que je reculerais devant votre ruine?... mais avez-vous reculé devant quelque chose, vous? voyons, cherchez!... Est-ce devant la mort de Lorenzo, qui vous aimait et que vous avez aimé, Lorenzo, le père de votre premier né?... Non, Lorenzo est mort assassiné... (Mouvement d'Éléonore.) Assassiné par vous!

ÉLÉONORE.

Qui t'a dit cela?

BÉATRICE.

Tu as peut-être reculé devant le berceau de ta fille... ta fille, qui tendait vers toi ses petites mains suppliantes et bégayait déjà ton nom dans un sourire?... non, tu n'as vu qu'un crime de plus dans ses caresses, et dans ce sourire d'ange une malédiction, et tu l'as condamnée, Éléonore Galigaï, comme un danger pour l'avenir, comme une menace du passé!

ÉLÉONORE.

Qui t'a dit cela?

BÉATRICE.

Et quand les assassins sont revenus vers toi et t'ont dit : Le berceau était vide, l'enfant a disparu!... au lieu de remercier Dieu et de te repentir, tu as de nouveau armé leur bras, et tu leur as répondu : Allez!.. et ils ont suivi ta fille de ville en ville, d'Italie en Espagne, d'Espagne en France!... Mais Dieu veillait sur elle... elle a vécu!... Mauvaise amante, mauvaise mère!

ÉLÉONORE.

Ma fille, ma fille existe, dis-tu?... qui t'a parlé de ma fille?

BÉATRICE.

Tes lettres, ton passé!

ÉLÉONORE.

Mes lettres?... tu les a lues?... c'est toi peut-être qui les as remises?

BÉATRICE.

C'est moi.

ÉLÉONORE.

Toi?... et de qui les tenais-tu?

BÉATRICE.

De mon père.

ÉLÉONORE.

Raymond?... Raymond?... (A part.) Ah! quel trouble, quelle terreur me saisit! (Haut.) Et tu es orpheline?...

BÉATRICE.

Oui.

ÉLÉONORE.

Et tu n'as jamais connu ta mère?

BÉATRICE.

Que vous importe?

ÉLÉONORE.

Ah! ne me parle pas avec cette âpreté! Voyons, tu n'as jamais connu ta mère? voyons, parle, dis, réponds!

BÉATRICE.

Jamais.

ÉLÉONORE, la tête perdue.

Ah! mon Dieu!... ces lettres, les voilà!

BÉATRICE.

Lisez-les donc, si vous osez!

ÉLÉONORE.

Je les lirai!... oui, dussé-je être foudroyée par mon passé, je les lirai!

(Elle parcourt les lettres dans un grand trouble.)

BÉATRICE, lui montrant chaque lettre du doigt.

Tiens, voici l'ordre donné par toi de faire disparaître Lorenzo!... voici la réponse que tu attendais... sa mort!... voici le nom du sauveur... là... là... (Reculant épouvantée et jetant un grand cri.) Ah! ah!...

ÉLÉONORE, relisant la dernière lettre.

Raymond était à Florence en 1591, il se nommait Pierre Jordan! apprenti chez Manucci, confident de Lorenzo. C'est le sauveur de l'enfant, et cette enfant c'est...

BÉATRICE, tombant à genoux et cachant sa tête dans ses mains.

C'est moi!... ah!

ÉLÉONORE.

O justice de Dieu!... dans mes bras, ma fille, dans mes bras!

BÉATRICE.

Ah!

ÉLÉONORE, lui tendant les bras.

Tu ne veux pas embrasser ta mère?

Digitized by Google

BÉATRICE.

Ah! maudissez-moi, maudissez-moi!

ÉLÉONORE.

Je t'ai déjà pardonné! — une mère qui pardonne, c'est Dieu qui absout! oh! pauvre délaissée!.. pauvre victime!.. voyons... voyons!... oh! calme-toi, Dieu a fait de ton premier baiser mon supplice et ma joie, mon châtiment et mon pardon!

BÉATRICE.

Oh!...

ÉLÉONORE, avec tendresse.

Ne va pas t'accuser de m'avoir perdue. Je suis condamnée depuis longtemps, va! — On ne demandait qu'un prétexte, tu t'es trouvée là, on t'a prise, voilà tout. — Je ne m'en plains pas. — Dieu ne fait rien au hasard; et s'il nous a réunis devant la mort, s'il nous a mises face à face devant la tombe, c'est qu'il veut que tu fasses ma dernière heure moins sombre en me pardonnant. — Me pardonnes-tu?... Voyons! embrasse-moi, ma fille, embrasse-moi!..

(Les portes du fond s'ouvrent, et tout le monde entre en scène.)

BÉATRICE, se jetant dans ses bras.

Ma mère! ma mère!

(Le Président revient, suivi des Conseillers.)

ÉLÉONORE.

Les voilà! ma fille, du courage!

BÉATRICE.

Mon Dieu! mon Dieu!

SCÈNE VI.

LES PRÉCÉDENTS, LE PRÉSIDENT, LES CONSEILLERS, SEIGNEURS, DAMES DE LA COUR, PAGES, GARDES, PEUPLE, puis GASTON.

GASTON, se précipitant en scène, au Juge.

Arrêtez!... arrêtez!... le roi ne signera pas, le roi pardonne! le roi pardonne!...

BÉATRICE.

Oh! le roi est bon, le roi est clément. (Serrant sa mère entre ses bras.) Mon Dieu, soyez béni! — Oh! ma mère! ma mère! Gaston! Gaston, mais c'est ma mère, c'est ma mère!

(D'Albert paraît au fond.)

ÉLÉONORE, apercevant d'Albert.

Dieu!...

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENTS, D'ALBERT.

D'ALBERT, remettant un parchemin au Président.

Exécutez la sentence!

GASTON, voulant entraîner Béatrice.

Venez! venez!

D'ALBERT, avec autorité.

Ordre du roi!

GASTON, même jeu.

Ah! venez, Béatrice, venez!...

BÉATRICE.

Non!... non... (S'échappant de ses mains.) Ah! laissez, laissez! (Au Président.) J'ai menti, j'ai menti!...

D'ALBERT, bas à Béatrice.

Taisez-vous, vous vous perdez.

BÉATRICE.

J'ai accusé la maréchale de trahison, j'ai menti!

D'ALBERT.

Vous vous perdez, vous dis-je!... taisez-vous!...

BÉATRICE.

Oh! parlez tout haut, monsieur, qu'est-ce que cela vous fait si je me perds?... (Montrant d'Albert aux Juges.) Tenez, messieurs, cet homme est un homme infâme! c'est lui qui m'a poussée à ce sacrilége, c'est lui qui m'a mis sur les lèvres ces accusations impies! je le dénonce à votre justice... je veux bien mourir, mais qu'il meure avec moi, c'est mon complice...

D'ALBERT, aux Juges.

Encore une preuve du pouvoir de la Galigaï. — Messieurs, on lui laisse une furie acharnée à sa perte, et la furie se fait ange pour la sauver!...

BÉATRICE.

La maréchale est innocente, messieurs, elle est innocente.

ÉLÉONORE, s'avançant.

Je suis coupable. (Aux Juges.) Je reconnais mes crimes, les accusations sont vraies.

BÉATRICE.

Perdue! perdue!

ÉLÉONORE.

La maréchale d'Ancre saura mourir!

BÉATRICE, se jetant dans ses bras.

Ma mère!

ÉLÉONORE.

Ah!... tais-toi, tu te perdrais sans me sauver... On me poursuivrait encore en toi... Je veux que tu vives!.. Adieu!...

BÉATRICE, voulant la retenir.

Ah! ne t'en vas pas!.. ma mère!.. (Avec désespoir.) Non!.. non!..

(Elle s'évanouit.)

ÉLÉONORE, l'embrassant à la dérobée.

Ma fille. (La remettant dans les bras de Gaston.) Gaston, elle n'a plus que vous!.. (Apercevant l'Évêque de Luçon.) Ah! monsieur Armand de Richelieu! j'avais compté sur vous, monseigneur.

RIZZI, bas à d'Albert.

Allons! la partie est gagnée.

D'ALBERT, à part.

A moi le pouvoir!..

RICHELIEU, qui a entendu ces mots.

Peut-être!...

(Éléonore s'apprête à monter sur l'échafaud, soutenue par l'Évêque de Luçon. Béatrice est dans les bras de Gaston. D'Albert et Rizzi regardent sortir la Maréchale avec satisfaction.)

FIN.

Paris. — Typographie Morris et Compagnie, rue Amelot, 64.

Digitized by Google